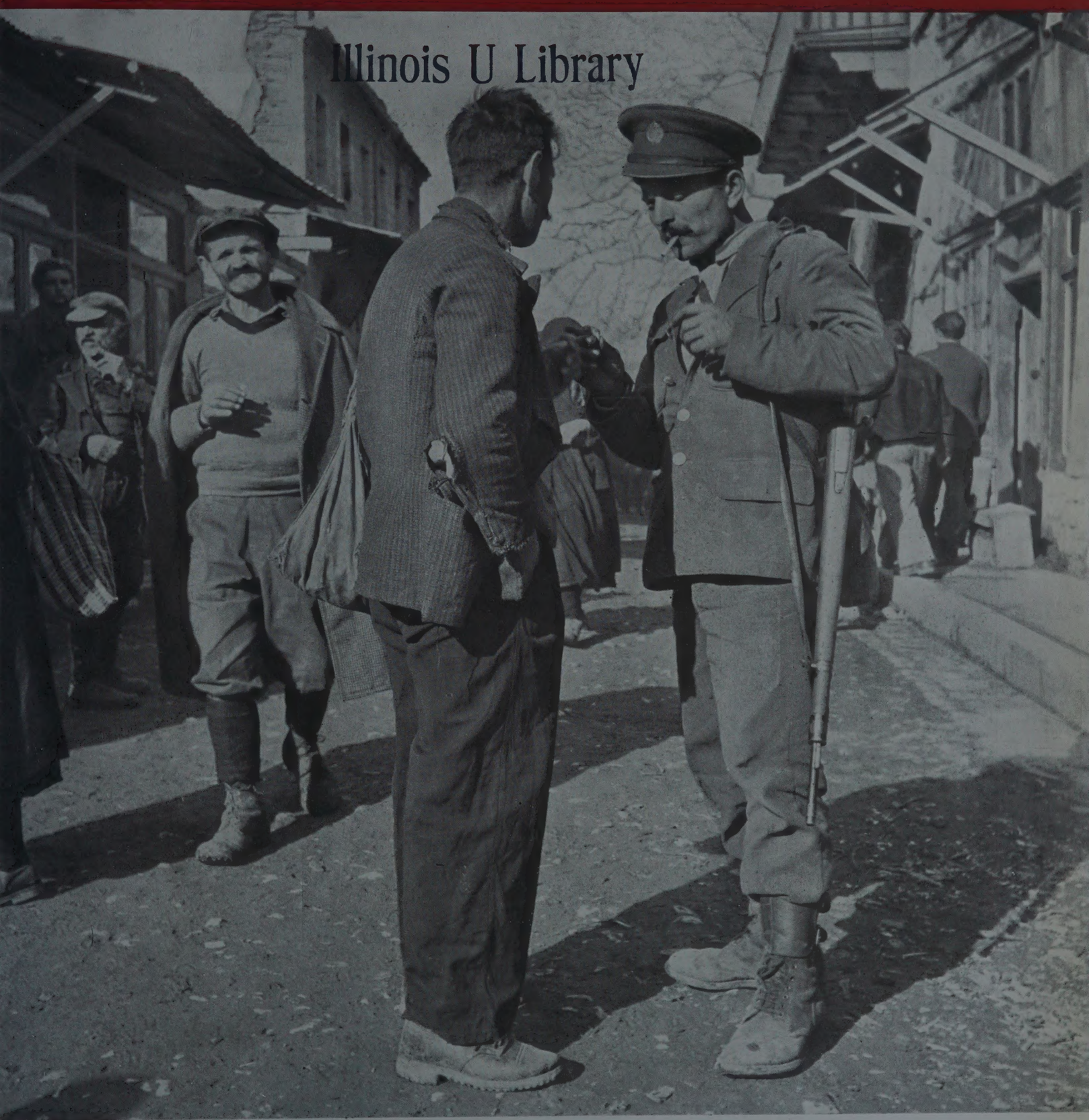
France
ILLUSTRATION

N° 122 — 31 JANVIER 1948 — 50 FRANCS

Illinois U Library



UNE GRANDE ENQUÊTE SUR LES GUÉRILLAS DE GRÈCE

Dans une rue de Konitza, quelques heures après la bataille, un habitant s'entretient des derniers événements avec un soldat de l'armée gouvernementale. Nous commençons dans le présent numéro la publication d'une grande enquête sur les guérillas de Grèce, dans laquelle les dessous de ce conflit, qui a retenu plusieurs semaines l'attention du monde entier, sont étudiés impartialement. (Voir l'article, pages 103 à 105,)

Phot. Fred Sparks.

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.
L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et de la collection de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».
L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.
L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et la collection complète de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET COLONIES FRANÇAISES :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.250	2.650	2.750	3.150
6 mois . . .	1.125	1.325	1.375	1.575

ÉTRANGER :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.800	3.300	3.450	3.950
6 mois . . .	1.400	1.650	1.725	1.975

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 15 de chaque mois

France et Colonies . . . Un an **400 fr.**
Étranger . . . . . Un an **500 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage.
Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de 10 fr. en timbres-poste.

Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

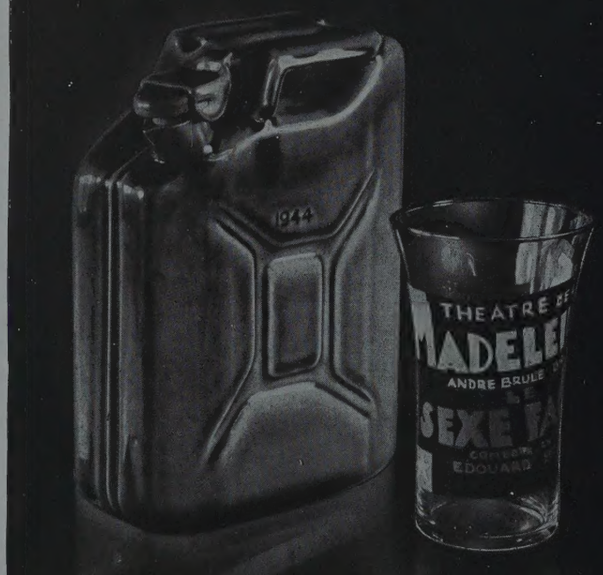
TABLE DES MATIÈRES, 4e trimestre 1945 : **4 fr.** ; 1er semestre 1946 : **8 fr.** ; 2e semestre 1946 : **8 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

ARCHAT

Lora Lingerie

Corps féminin tant aimé, tant chanté,
" LORA ", toujours épris de ta beauté.
Voulut un jour, pour toi, réinventer
L'écrin soyeux des belles nudités.

Deux exclusivités !



Le flacon " Jerrican " à liqueurs ..1650 frs
Les verres à whisky " Théâtres de Paris " ..250 frs

FRANOR-ROYALE
8, Rue Royale

AG. LEBEUF
" LE JERRICAN EST EN VENTE DANS LES BONNES MAISONS DE CADEAUX "

LA REINE PÉDAUQUE
informe son aimable clientèle que son cellier de dégustation "LE SOLEIL DANS LA CAVE" s'est, dans un décor entièrement nouveau, transformé en bar bourguignon.
Ouverture le Vendredi 30 Janvier.
Son Restaurant est ouvert le Dimanche.
6, rue de la Pépinière — Paris.

LA MAISON Y. ROUE
est acquéreur de
BRILLANTS, PERLES, RUBIS, SAPHIRS ET ÉMERAUDES
61, Boulevard Malesherbes — PARIS

FIL
FIL A COUDRE
FICELLE
TOILE
CONFECTION
AGACHE
LILLE
qualité de bout en bout

M. DUPUIS, Dessinateur Publicitaire
38, Bd Voltaire, PARIS XIe - Tél. : Roq. 68-84

PP PERMO
Traitement Général des EAUX
Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

France ILLUSTRATION

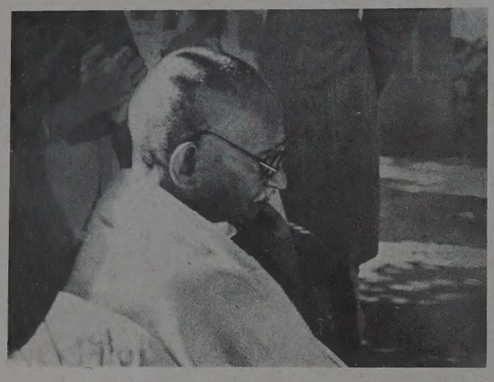
GEORGES OUDARD
DIRECTEUR GÉNÉRAL

QUATRIÈME ANNÉE • NUMÉRO 122 • 31 JANVIER 1948

INAUGURATION DU BARRAGE DE GÉNISSIAT

M. Robert Lacoste, ministre de la Production industrielle, a inauguré, le 19 janvier, le barrage de Génissiat, sur le Rhône. Après avoir visité les installations, il a déclenché l'ouverture des vannes de mise en eau, puis a remis la croix de la Légion d'honneur à M. Georges Grès, directeur du barrage. Nous publierons dans notre prochain numéro un grand reportage sur les installations de Génissiat, qui comptent parmi les réalisations les plus remarquables de la technique française.

Phot. *France-Illustration* (H. Parnotte).



M. Trygve Lie, secrétaire général de l'O. N. U., examine les possibilités de réunir à Paris l'Assemblée générale en 1948.

Du 13 au 18 janvier, Ghandi s'est astreint à jeûner, pour inciter Hindous et Musulmans à mettre fin à leurs luttes fratricides.

JANVIER

4e SEMAINE

M. Henri Bonnet a remis au général Bradley, chef de l'état-major américain, les insignes de grand-croix de la Légion d'honneur.

Le roi Léopold III, la comtesse de Réthy et le prince Beaudoin arrivent à Lisbonne le 21 janvier et repartent pour les Antilles.

ÉVÉNEMENTS DU MONDE

L'organisation de l'Europe occidentale. — *Les gouvernements britannique et français proposent, le 21 janvier, à la Belgique, la Hollande et le Luxembourg un pacte politique complétant l'alliance franco-anglaise de Dunkerque.*

M. Bevin, ministre des Affaires étrangères de Grande-Bretagne, prononce, le 22 janvier, aux Communes, un discours dans lequel il déclare que « le moment est venu de consolider l'ouest de l'Europe ». M. Winston Churchill l'approuve au nom du parti conservateur.

La commission franco-britannique chargée de préparer l'application du « plan Marshall » en développant la coopération européenne confère à Rome, du 22 au 24 janvier, avec les représentants du gouvernement italien.

Le 21 janvier s'ouvre à Londres une conférence entre les représentants des industries charbonnières et sidérurgiques britanniques et françaises destinée à fixer, pour 1948, les échanges de charbon et d'acier entre les deux pays.

Le général Revers, chef d'état-major général, confère à Londres, du 20 au 24 janvier, avec les membres de l'état-major britannique.

Le problème monétaire international. — *Cependant les projets monétaires français se heurtent à une vive opposition anglaise. La Grande-Bretagne se montre hostile à la création en France d'un marché libre des devises, qui risquerait d'entraîner une dépréciation de la livre, et affirme sa préférence pour une dévaluation pure et simple du franc. Le gouvernement anglais intervient dans ce sens à Washington et à Paris.*

A Washington, l'ambassadeur de Grande-Bretagne, lord Inverchapel, demande, le 22 janvier, à M. Lovett, secrétaire d'Etat par intérim, l'appui du gouvernement américain, tandis que M. Mendès-France défend le point de vue français au Fonds monétaire international. A Paris, M. René Mayer, ministre des Finances et des Affaires économiques, reçoit, le 21 janvier, la visite de sir Edmond Hall Patch, directeur des Affaires économiques au Foreign Office, et, les 23 et 24 janvier, celle de sir Stafford Cripps, chancelier de l'Echiquier. *(Voir page 115.)*

L'organisation de l'Europe orientale. — *Un traité d'assistance mutuelle entre la Hongrie et la Roumanie est signé, le 24 janvier, à Budapest ; il prévoit une assistance militaire obligatoire en cas d'attaque d'un des deux pays par l'Allemagne ou tout autre agresseur.*

Le problème allemand. — *Le Conseil de contrôle allié se réunit, le 20 janvier, à Berlin.*

Les grèves se multiplient pour réclamer l'amélioration du ravitaillement : grèves partielles dans la Ruhr (voir page 114), grève générale en Bavière le 23 janvier. Le général Clay, commandant en chef du gouvernement militaire américain en Allemagne, demande, le 24 janvier, à Washington, 700 millions de dollars supplémentaires pour le ravitaillement de la bizone.

Belgique. — *M. Spaak a, le 18 janvier, à Genève, avec le roi Léopold III une entrevue destinée à résoudre la question royale.*

Italie. — *Le congrès du parti socialiste italien se tient, à Rome, du 19 au 23 janvier, devant les représentants des partis socialistes européens ; il se prononce pour l'unité d'action avec les communistes et la formation de listes uniques.*

Inde. — *Le mahatma Gandhi cesse son jeûne, le 18 janvier, sur la promesse d'une réconciliation entre Hindous et Musulmans. L'Inde et le Pakistan acceptent, le 19 janvier, la création d'une commission de l'O. N. U. chargée de régler le conflit du Cachemire.*

Malaisie. — *Un accord est signé, le 21 janvier, entre la Grande-Bretagne et les représentants des Etats malais pour la création d'une Fédération de Malaisie.*

FRANCE. — *Aux élections municipales de Malakoff, le 18 janvier, le R. P. F. perd un siège au profit de la « troisième force ». Ce même jour un recul sensible des communistes apparaît aux élections partielles municipales et cantonales dans le Nord, la Meuse et les Alpes-Maritimes.*

Le barrage de Génissiat, qui doit fournir deux milliards de kilowatts-heure par an, est mis en eau le 19 janvier *(voir première page).*

Union française. — *Trois nouveaux hauts commissaires sont nommés, le 21 janvier, dans les territoires d'outre-mer : MM. Béchard en A. O. F., Cornut-Gentille en A. E. F., et Pierre de Chevigné à Madagascar.*

FRANCE-ILLUSTRATION EN GRÈCE

Dans la politique internationale, la Grèce joue actuellement un rôle de premier plan. Située à l'un des carrefours où s'affrontent deux politiques : l'anglo-américaine et la soviétique, c'est sur son sol que se déroule un épisode important appelé à décider peut-être de l'avenir des pays balkaniques. **France-Illustration,** ***soucieuse de renseigner objectivement ses lecteurs sur les grands problèmes internationaux de l'heure, a chargé son collaborateur Lucien Bodard de faire le point de la situation dans ces régions troublées. Voici le premier article qu'il nous communique.***

KONITZA — on croyait, en fin d'année, que cette bourgade du bout du monde, aux confins albanais, allait mettre le feu aux poudres orientales. En effet, la carte donnait tort à la Grèce : on se demandait comment elle pourrait échapper à son destin balkanique, avec son immense frontière indéfendable — une sorte de passoire — surtout contre l'accumulation slave. Il ne semblait pas que cette exception à l'organisation nouvelle pût encore longtemps persister, même avec le support à bout de bras des deux grandes nations anglo-saxonnes, qui s'étaient relevées pour soutenir un pareil fardeau. Le gouvernement Markos était apparemment le dernier palier dans le processus, désormais classique, du « dressage », et la logique ne voulait pas que cette longue entreprise pût aboutir à un échec. On se croyait presque devant le dilemme d'une guerre internationale ou de la soumission ; pourtant, Konitza a fini en surprise, par la victoire, presque en vase clos, d'une petite garnison sur de simples rebelles. Miracle grec, s'est-on alors écrié en rappelant que, sur ces mêmes lieux, des troupes helléniques encore plus démunies avaient chassé les envahisseurs italiens, au fort de leur vanité. Mais, dans cet univers où la guerre a chiffré les rapports de force, il n'est plus guère de place pour de l'imprévu, même héroïque. Konitza montre simplement que les jeux ne sont pas encore faits en Grèce.

La clef de ce problème n'est manifestement pas à Athènes ; la capitale, qui a mesuré le danger lors des journées révolutionnaires de décembre 1944, où la légalité était réduite à quelques immeubles, s'est adaptée à l'incertitude des temps. L'habileté grecque a donc fait repartir l'ancienne machinerie politico-économique, sous les auspices du dollar, et encore plus de la livre-or, la monnaie des gens sérieux. En dépit de toutes les instabilités du drachme, de tous les expédients du Trésor — peut-être même à cause d'eux — la cité affiche la prospérité urbaine, même si c'est sur un fond de misère. Que l'on se promène dans les larges artères du centre comme dans les ruelles des vieux quartiers, on se sent aussitôt dans une ambiance où la Méditerranée est corrigée par la jeep et le cigare. A l'abri même de l'Acropole, Athènes se prête à la civilisation apportée par M. Griswald, chef de la mission civile américaine, et dont la base est le « standard of living ». La capitale est tout occupée à sa politique de « coopération », et l'on sait que coopération signifie marchandages réciproques, les Américains ne voulant donner qu'à bon escient et les Grecs répugnant à recevoir avec conditions. Aussi était-elle un peu en dehors du drame quotidien de la Grèce, de cette guerre atroce et obscure de coups de main qui finissaient généralement à l'avantage des « bandits ». Il semblait même que le gouvernement fût résigné à une sorte de partage : c'est ainsi que les guérillas tenaient en fief les montagnes, comme si les chaînes du Pinde et de l'Epire n'étaient pas des terrains convenables pour des troupes régulières. Mais, soustraction faite de ces cailloux sans utilité, il restait au régime l'essentiel, à savoir les quelques routes et chemins de fer qui s'aventurent à l'intérieur, la belle mer hellénique, et, surtout, les villes, nichées au fond des golfes ou descendant les pentes des collines ; en somme, l'autorité conservait tout le système économique. On rejoignait ainsi la tradition du siècle passé, selon la pratique de ces Turcs qui abandonnaient les massifs aux bandes, quittes à lancer parfois des contre-bandes. Ainsi, la Grèce arrivait à supporter une situation insupportable, avec le chaos installé presque aux portes d'Athènes, sur ce mont Parnasse où un diplomate américain en promenade fit un jour une mauvaise rencontre. Au fond, l'Hellas bucolique des pâtres, l'Hellas guerrier des evzones ne sont que les accessoires d'une Carthage moderne. En un siècle à peine, la cité de l'Indépendance s'est gonflée en une énorme métropole de la finance et du commerce, reliée au reste du monde par quelques grandes familles. Le problème traditionnel d'Athènes a été l'entretien de l'arrière-pays sans atteinte à sa prospérité, avec même un petit bénéfice grâce à ses fonctions de distribution : il y a toujours eu une nation généreuse, ou intéressée aux positions stratégiques, pour combler de ses deniers une partie du déficit. C'est ainsi que la Grande-Bretagne a passé le flambeau des financements aux Etats-Unis, seuls capables de supporter le poids d'une Grèce en guerre civile. Ainsi donc, un pays insoumis subsistait à côté du pays soumis ; de même, l'économie légale était doublée par une économie de fait, les fortunes réelles étant parties à l'étranger. Dans cette conjoncture, la Grèce pouvait attendre l'optimum des conditions — c'est-à-dire l'accroissement des aides — pour passer enfin à l'action. D'ailleurs, il était aisé d'imputer la carence militaire aux instructeurs anglais, qui, au lieu de fabriquer une armée à usage local, auraient livré un modèle selon Aldershot, avec motorisation et règlements de campagne.

Quand survint la proclamation Markos, Athènes, qui ne s'attendait plus à ce fait trop prévu, fut provisoirement gagnée par une grande peur : la Grèce n'allait-elle pas être définitivement happée par l'imbroglio international ? Mais les diplomates américains firent, sous forme de démarches, les sommations d'usage à Belgrade et à Sofia ; il ne se produisit rien, ce qui prouva que les temps n'étaient pas arrivés. Au contraire, l'événement laissant un actif inespéré, Konitza fut d'un grand secours pour les usages internes et externes. Tout d'abord, l'opinion grecque, délaissant le plan des querelles de l'idéologie, se cristallisa dans la notion patriotique : combien d'anciens partisans de la « douceur » sont devenus les farouches défenseurs de l'hellénisme contre « la marée slave » ! Mais, surtout, M. Griswald — l'homme le plus puissant de la Grèce — promit les canons si longtemps réclamés, sans compter de nouveaux crédits pour des bataillons supplémentaires de gardes nationaux. Puis, les choses ont repris leur train accoutumé, avec le conflit classique entre le ministère exigeant des subsides de secours pour le drachme et les Américains demandant des éclaircissements sur les centaines de millions de dollars antérieurement octroyés et qui avaient plus ou moins disparu. Cela se termina par le compromis habituel : lorsque M. Sophoulis menaça de démissionner, M. Griswald donna partiellement satisfaction.

En réalité, la bataille de Konitza a été essentiellement du modèle balkanique : c'est, du moins, l'impression laissée par un séjour d'une semaine sur le front d'Epire.

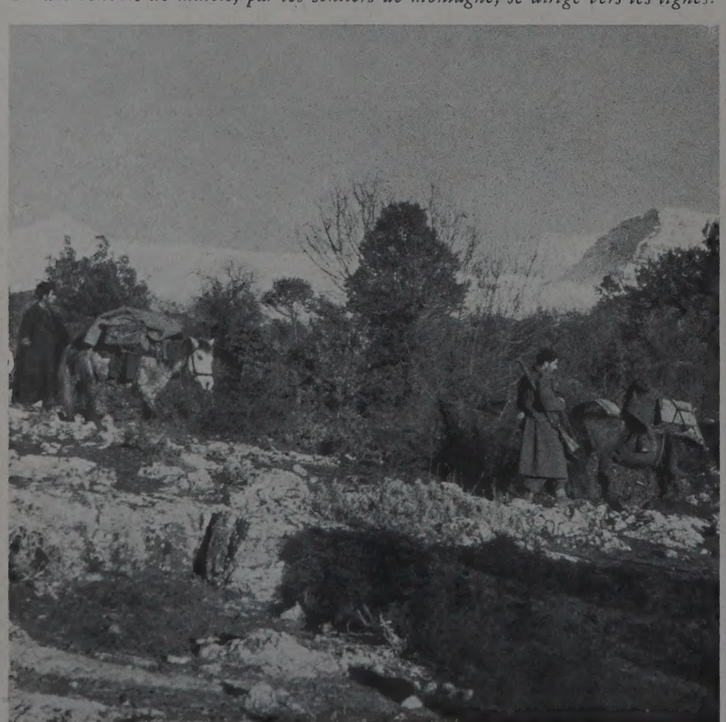
Notre envoyé spécial Lucien Bodard s'entretenant à Doliona avec le général commandant la 8e division de l'armée grecque.

C'était le 3 janvier. J'étais dans un Douglas de l'armée qui volait sagement au-dessus de la mer de nuages; parfois cet écran se déchirait en d'énormes trous sur les

Tout le ravitaillement des troupes en ligne doit être acheminé à dos de mulet.

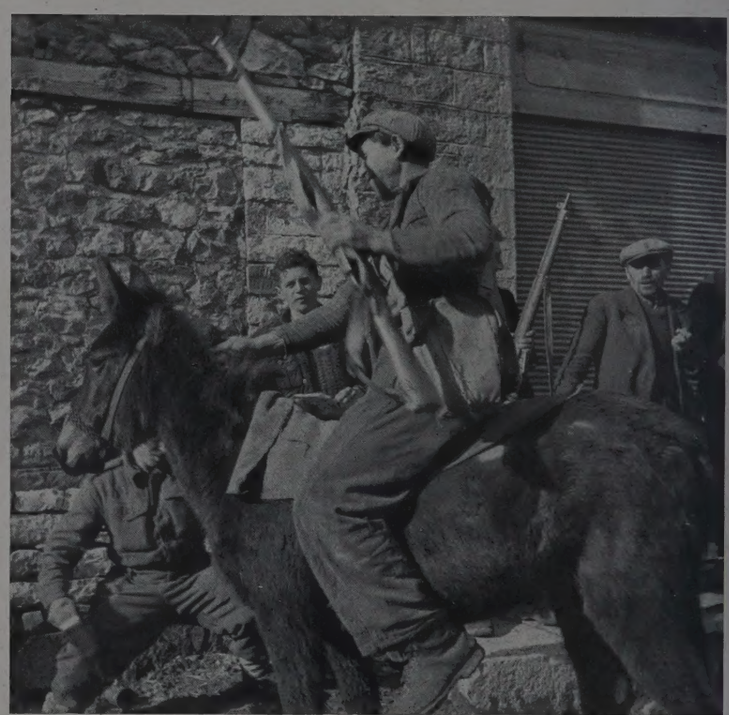
montagnes, et c'était alors une mer terrestre dont les vagues se bousculaient en de terribles remous. On était dans une étrange fantasmagorie de formes qui montaient vers l'avion — des pitons, des chaînes, des plateaux, avec parfois le reflet d'un lac ou la coupure d'une rivière. Tout était nu et chauve, sans hommes et sans arbres, dans une intense tonalité de rose tendre sur les hauteurs neigeuses frappées de soleil, mais d'une brutalité aveuglante à même les roches gercées. On survolait l'Epire, cette contrée pratiquement coupée du reste de la Grèce par le massif sauvage du Pinde, sans compter les « brigands ». Mais, à peine eut-on atterri que, dans un contraste surprenant avec la moderne Athènes, je me retrouvais dans l'Orient. A cela il était mille indices : le bonhomme à califourchon sur un bourricot, la vieille paysanne engloutie dans sa charge de jones ; il y avait aussi toute la gamme des poils masculins, depuis les terribles moustaches pendantes jusqu'aux barbes vénérables et fleuries. Quant aux femmes, informes dans leurs hardes bariolées, elles avaient toutes les expressions amorphes, un peu traquées, des femelles usées. On était dans une plaine enserrée de montagnes; une ville blanche et mauve, couronnée de minarets et de dômes, s'abaissait par paliers sur un lac. C'était Janina, mais il ne s'agissait plus de l'orgueilleuse cité de 50.000 âmes du terrible Ali Pacha, qui, par ruse et violence, s'était taillé en fief presque toute la Grèce au début du siècle dernier. L'influence turque ne se manifestait plus guère que dans les vieilles pierres — maisons silencieuses avec des fenêtres cloîtrées, ruelles semblables à des souks, et, surtout, les murs formidables de la forte-

Un des convois de mulets, par les sentiers de montagne, se dirige vers les lignes.



resse. Par ailleurs, Janina s'était transformée en petite capitale provinciale un peu somnolente, dans le genre préfecture, avec le rassemblement des édifices publics autour d'une place centrale. Les Musulmans avaient disparu, et le progrès se manifestait dans les accessoires habituels de l'électricité, des taxis, des films américains et, surtout, de cet hôtel prétendu dernier confort où toutes les notabilités opinaient de la politique autour de cafés turcs. Tout le monde était habillé en complet veston, même les mendiants. L'abondance matérielle régnait ; la guerre ne se marquait que par les uniformes anglais, mais il s'agissait de soldats grecs. Il n'y avait même pas la fièvre de derrière le front : il est vrai qu'on se battait à plus de 80 kilomètres au nord.

Janina est la base principale de la 8e Division, qui assume la défense de l'Epire. Je trouvai à l'état-major, ayant pignon sur la place, une simplicité charmante, mais aussi ce complexe de certaines armées neuves ou rénovées, où l'éloquence cache une réserve pointilleuse : il n'est rien qui ne soit important et ne fasse partie, à un degré quelconque, du « secret des opérations ». Néanmoins, en dehors d'une sentinelle à l'entrée, très Tommy sous son casque aplati, on était bien éloigné du train de vie important et réglé d'un « staff » occidental. Pas de peuple d'officiers affairés, pas de compartimentage en services, pas d'aspect d'affaire commerciale en camp volant ; au delà d'un palier désert, deux ou trois pièces, munies chacune d'un colonel, lequel travaillait avec ces deux seuls instruments : un téléphone de campagne et une carte sur une table. C'est dans un de ces bureaux qu'on me fit le premier discours sur les moyens extraordinaires de Markos, en particulier sur son abondance en canons et en munitions. « Le plan d'attaque des rebelles, poursuivit mon interlocuteur avec un sourire



La plupart des mulets utilisés par l'armée grecque pour le ravitaillement de ses unités combattantes viennent du Texas et ont été fournis par les Américains.

de connaisseur, est trop remarquable pour avoir été conçu par un ancien ouvrier : il ne peut être que l'œuvre d'un état-major véritable, russe probablement, qu'on croit installé dans les monts Gramos, derrière Konitza. La Grèce, conclut-il, bien que se battant seule au nom de toutes les démocraties du monde contre une masse slave de 200 millions, ne demandait cependant que des armes, ce qui sous-entendait qu'elle n'avait nullement besoin de conseillers anglo-saxons. » Les difficultés commencèrent quand je prétendis me rendre à Konitza, débloqué depuis trois jours : la destruction du fameux pont de Bouratzoni m'empêchait de passer par la grand'route, et il semblait qu'à moi seul je dus emboutailler le sentier de montagne par où les premiers renforts, après une marche épuisante et des combats incessants, avaient débouché dans Konitza. Il fut enfin décidé que l'on me conduirait le lendemain jusqu'au kilomètre 51, près du pont.

On partit au matin, par une journée radieuse. La route, excellente pour la Grèce — elle était défoncée sans exagération — suivait une vallée marécageuse, encastrée entre des collines couvertes de taillis et des montagnes alignées au cordeau. Tout exprimait la paix de la nature et la beauté de l'hiver. On roulait dans l'insouciance, sans arme aucune; le chauffeur se mit à chanter une mélopée. Il y avait simplement, de loin en loin, un village accolé à un rocher, tache grise et presque morte dans l'infini du paysage. Parfois, un troupeau de chèvres encerclait un berger, gaillard impassible reposant sur un bâton noueux. On

rencontrait aussi des maisons détruites, dégâts d'une autre guerre. L'actualité n'était que dans les trous des mines détectées. Mais, soudainement, je fus en plein drame ; extérieurement, ce n'était que le croisement avec un camion militaire faisant son bonhomme de chemin. Tout à coup, par l'ouverture arrière de la bâche, j'aperçus une humanité hétéroclite, un entassement incroyable d'objets et d'êtres rassemblés au hasard, selon les données éternelles de la fuite. Il y avait dans cette accumulation une étrange résignation ; on sentait que tout cela avait été soulevé par un sentiment primaire, dépassant la conscience. C'étaient des réfugiés, abandonnant leurs villages brûlés — tout ce qu'ils connaissaient au monde — pour la charité incertaine des villes. On assistait, au milieu de cette misère commune, à un raccourci de l'évolution grecque ; à côté des paysans recouverts de leurs peaux de bête, immobiles et hagards, se trouvaient des gens habillés comme nos cyclistes du dimanche, avec casquettes en cuir et knickerbockers. Bientôt, la route fut en proie à une véritable hémorragie : l'exode se faisait non seulement en camions, mais aussi à dos de mules, en petits tas de piétons. La montagne se déversait vers Janina.

Puis la chaussée se mit à grimper sur le flanc du massif. Parfois, on apercevait dans les prairies d'étranges caravansérails d'hommes, de bêtes et de machines : c'étaient les troupes de réserve. Les uniformes de Sa Majesté Britannique s'étaient transformés en d'énormes défroques bouffantes, d'où émergeaient des têtes hirsutes, taillées à la hache, comme dans les gravures de Callot. Tout cela était bon enfant, officiers et soldats pêle-mêle dans les fonctions du repos, parfois en plein sommeil, plus généralement en de rustiques préparatifs culinaires au-dessus de feux de bois, où les conserves américaines subissaient des adaptations imprévues. Sans doute, sur la présomption que j'étais américain, s'élevait partout la même clameur : « Des armes ! des armes ! » Un sous-lieutenant me balbutia en mauvais anglais : « Donnez-nous des armes, nous les payons avec notre sang. » La route redescendit dans une petite gorge, entre des mamelons entaillés de tranchées : on se trouvait à Kalpaki, où l'armée grecque avait arrêté l'avance italienne en 1940. Dans un campement plus important — quelques centaines d'hommes — je fus présenté à la « mère des soldats », une femme déjà âgée, en battle-dress usé, qui était veuve de général. Elle me raconta, avec la volubilité apitoyée mais énergique des dames de la bonne société qui ont remplacé les madelons dans toutes les armées du monde, que sept jeunes filles d'un hameau voisin, enlevées par des bandes, s'étaient précipitées du haut d'un rocher pour échapper au déshonneur. Puis, après quelques récits d'atrocités, elle distribua à l'entour, d'un geste coutumier, quelques cigarettes.

La route s'enfonçait maintenant dans une montagne sauvage, en des lacets infinis. Des mules, par files entières, étaient chargées de munitions. Des sapins recouvraient les pentes, de l'eau jaillissait en sources multiples. Brusquement, une vallée béante, une sorte d'énorme trou vert s'ouvrit devant nous ; dans le creux de cette auge serpentait une rivière, l'Aos Potamos, que franchissait le fameux pont de Bouratzani. De l'autre côté, des collines parsemées de villages se grimpaient les unes sur les autres, jusqu'aux cimes neigeuses du Gramos. Au fond s'élevait la barrière formidable d'un mont isolé, un pain de sucre à l'assaut du ciel, dénommé le Grabala. Sur les dernières pentes de ce massif s'étalait une petite ville, comme écrasée par la puissance de la nature : c'était Konitza.

La bataille se lisait à livre ouvert sur ce panorama gigantesque. Les rebelles, partis principalement de la ville albanaise de Leskowitz, avaient pénétré en Grèce par un chemin qui longeait l'Aos Potamos. Ayant détruit le petit détachement affecté à la garde du pont de Bouratzani, ils avaient fait sauter cet ouvrage essentiel afin d'isoler Konitza. Après cette précaution préalable, ils avaient installé leurs canons sur la frontière même. Puis, le soir de Noël, sous le couvert d'un bombardement soudain, avait commencé l'assaut à la cité. Ce n'est que le 31 — après huit jours — qu'une colonne de secours, se faufilant par un sentier de montagne, avait pu atteindre la place encerclée.

Maintenant, l'armée, passée à la contre-offensive, attaquait les hauteurs près de la frontière. Un capitaine m'entraîna alors jusqu'à des canons bien calés sur la route : un bruit formidable, et quelques obus allèrent se perdre sur une colline opposée ; de là provenaient les bruits habituels d'une bataille, depuis les simples tac tac jusqu'aux explosions lourdes. De petites gerbes blanches étaient comme des lambeaux de brouillard sur la pente contestée. C'est alors que l'officier, faisant avec sa main le simulacre de se trancher la gorge, accompagna ce geste du nom de Markos. Et tous les artilleurs, hurlant à leur tour Markos, répétèrent la même pantomime.

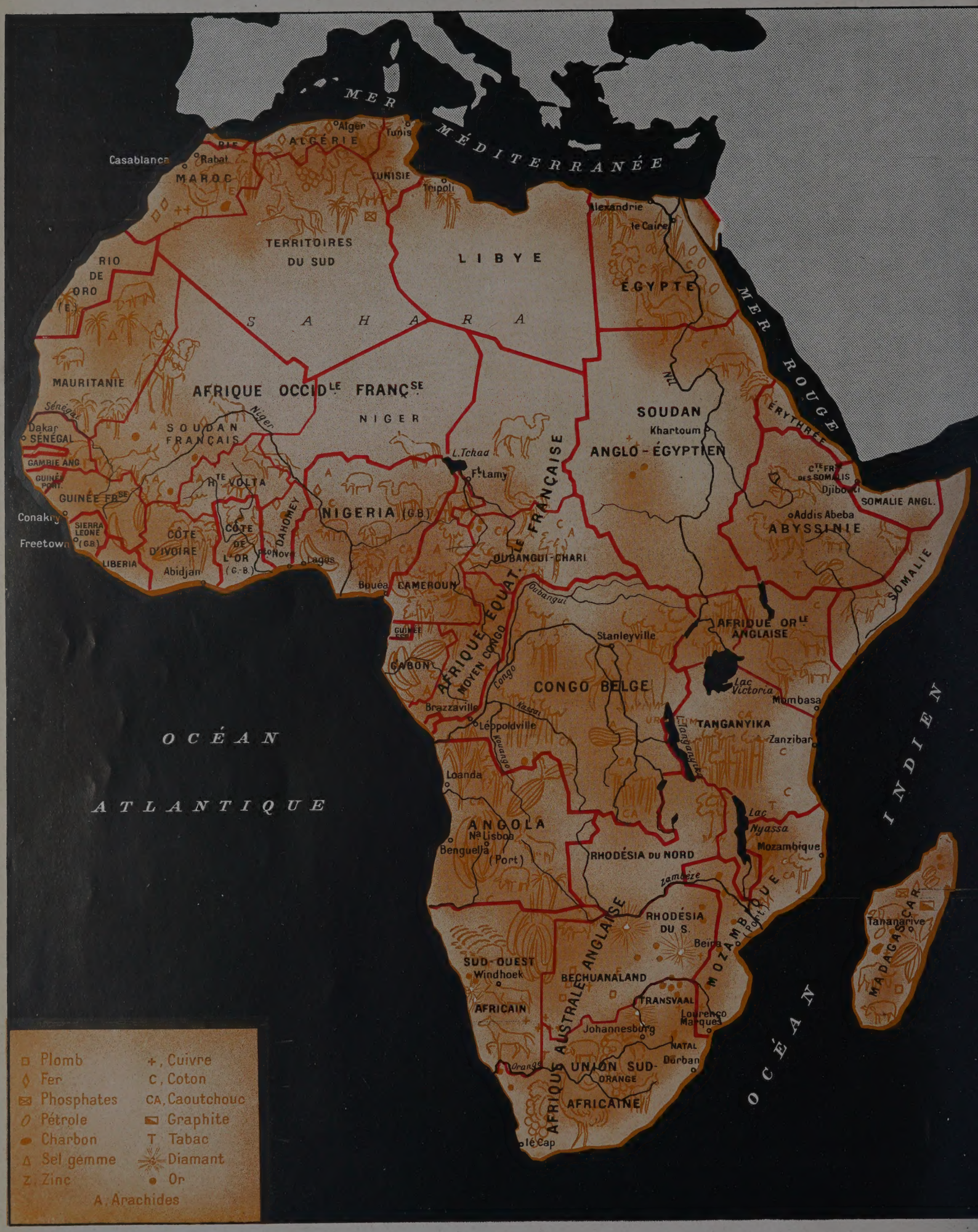
(A suivre.)

LUCIEN BODARD.

Des éléments de la population civile combattent au côté des troupes régulières.

Le pont de Bouratzani que les rebelles avaient détruit, lors de l'attaque sur Konitza, pour entraver l'arrivée des renforts aux troupes assiégées dans la ville.

La petite ville de Kotniza, objectif de la dernière offensive des rebelles.


MER MÉDITERRANÉE
MER ROUGE
OCÉAN ATLANTIQUE
OCÉAN INDIEN
Casablanca
Rabat
MAROC
Alger
Tunis
ALGÉRIE
TUNISIE
Tripoli
Alexandrie
le Caire
ÉGYPTE
LIBYE
TERRITOIRES DU SUD
RIO DE ORO (E.)
SAHARA
MAURITANIE
AFRIQUE OCCIDLE FRANÇSE
NIGER
SOUDAN FRANÇAIS
Sénégal
Niger
Dakar
SÉNÉGAL
GAMBIE ANG.
GUINÉE PORT.
GUINÉE FSE
Conakry
Freetown
SIERRA LEONE (G.B.)
LIBERIA
CÔTE D'IVOIRE
Abidjan
HTE VOLTA
CÔTE DE L'OR (G.-B.)
DAHOMEY
Lagos
NIGERIA (G.B.)
L. Tchad
Ft Lamy
Bouéa
CAMEROUN
OUBANGUI-CHARI
AFRIQUE ÉQUAT. FRANÇAISE
GABON
AFRIQUE MOYEN CONGO
Brazzaville
Oubangui
Congo
Kasai
Kouango
Léopoldville
CONGO BELGE
Stanleyville
Loanda
ANGOLA
Nle Lisboa
Benguella (Port)
RHODÉSIA DU NORD
Zambèze
RHODÉSIA DU S.
Beira
MOZAMBIQUE (Port.)
AFRIQUE AUSTRALE ANGLAISE
SUD-OUEST AFRICAIN
Windhoek
BECHUANALAND
TRANSVAAL
Johannesburg
Lourenco Marques
NATAL
Durban
Orange
UNION SUD-AFRICAINE
ORANGE
le Cap
SOUDAN Khartoum ANGLO-ÉGYPTIEN
Nil
ÉRYTHRÉE
Cte FSE des SOMALIS
Djibouti
SOMALIE ANGL.
Addis Abeba
ABYSSINIE
SOMALIE
AFRIQUE ORLE ANGLAISE
Lac Victoria
Mombasa
TANGANYIKA
Tanganyika
Zanzibar
Lac Nyassa
Mozambique
MADAGASCAR
Tananarive
Plomb
Fer
Phosphates
Pétrole
Charbon
Sel gemme
Zinc
+, Cuivre
C, Coton
CA, Caoutchouc
Graphite
T Tabac
Diamant
Or
A, Arachides

Quelques types des principales races africaines : en haut, de gauche à droite, *Peulh, Targui, Bantou ;* en bas, de gauche à droite : *Abyssin, Pigmée et Maure.*

L'AFRIQUE D'AUJOURD'HUI

France-Illustration *entreprend la publication d'une série de grands reportages dans les principales régions de l'Afrique, vues sous tous leurs aspects : pittoresque, tourisme, économie, folklore, archéologie, faune, cynégétique, etc.*

Il faut aujourd'hui neuf heures — record du 20 janvier — pour couvrir la distance de Paris à Dakar et sept pour relier le continent africain à l'Amérique. Ces chiffres suffisent à fixer la place que le continent africain est appelé à tenir dans le monde de demain.

L'Afrique a connu des civilisations préhistoriques florissantes. Elle a été tour à tour le seuil méridional des civilisations antiques, la terra incognita *des humanistes et le banc d'essai des colonisations européennes.*

C'est la terre de prédilection des ethnographes, qui s'efforcent de déchiffrer son peuplement originel, où ils distinguent des éléments foncièrement dissemblables : une population blanche d'où seraient issus les Berbères, des Egyptiens qui ont essaimé jusqu'au Sénégal, des Noirs de type et d'évolution très différents, et bien d'autres groupes humains dont les brassages et les croisements ont fait une véritable « broussaille de races » que la science a, aujourd'hui encore, bien du mal à démêler.

L'Islam a donné à l'Afrique une première ébauche d'unification. Mais les religions primitives ont opposé, surtout dans le centre, une résistance prolongée à son expansion. A l'heure actuelle, l'Afrique compte 52 millions de musulmans de rites différents sur 145 millions d'habitants.

La civilisation européenne lui a, dans les temps modernes, apporté un nouvel élément d'unité. Mais, venue de l'Occident ou de l'Orient, toute importation spirituelle est, en Afrique, semblable à un pinceau lumineux que des prismes colorés réfractent dans des directions variées et parfois imprévues.

De tous les continents, en tout cas, c'est celui qui a le mieux gardé son individualité. Détachée des deux blocs antagonistes qui se disputent l'hégémonie mondiale, l'Afrique représente le continent stratégique de l'avenir.

Les plus grandes agglomérations humaines, les plus puissantes concentrations industrielles sont localisées dans l'hémisphère Nord. L'Afrique, surtout intérieure, offre en revanche une zone de dispersion avec des objectifs de peu d'intérêt et hors de la portée — pour le moment — des engins autopropulsés ou radioguidés. Elle constitue donc une aire de sécurité propre à une mise en valeur et à un développement économique qu'elle eût peut-être dû attendre plus longtemps sans le bénéfice de cette relative invulnérabilité. On disait naguère que si le XIXe siècle a été celui de la découverte de l'Afrique intérieure le XXe verrait la mise en valeur du continent tout entier. Mais on ne prévoyait pas alors le jour où faire le tour du globe deviendrait un sport et où passer par les pôles ou l'équateur serait indifférent.

A la faveur de cette révolution, l'Afrique est appelée à souder plus étroitement sa destinée à celle de l'Europe. La polychromie de la carte africaine reflète une diversité d'appropriations qui ne laisse ni vacance ni discontinuité. Le vieil esprit colonial fait place aujourd'hui à l'esprit de solidarité et de collaboration. Il ne s'agit plus de conquérir, mais d'organiser, d'assimiler, d'humaniser.

C'est le but de l'Union française, qui pose à la base du nouvel édifice la liberté, l'égalité des droits et des devoirs, sans distinction de races et de religions.

La France ne vise qu'à maintenir le continent africain en dehors des conflits. Sa présence est une garantie de paix et de prospérité. L'Afrique est, de tous les continents, celui qui garde en réserve le plus de richesses inexploitées. Les minerais précieux ou rares (et, parmi eux, le plus recherché actuellement, l'uranium), le cuivre, le fer, le charbon, y abondent. Dans la région tropicale, une végétation luxuriante produit les essences d'arbres les plus recherchées, les plantes industrielles dont le marché mondial a le plus besoin. Le renouveau des méthodes de prospection, le perfectionnement technique et la rationalisation des exploitations peuvent porter, pour certains produits, l'Afrique à la pointe de la production mondiale.

« L'Afrique, disait Psichari, nous rend meilleurs et nous élève au-dessus de nous-mêmes dans une tension d'âme où le rêve et l'action se pénètrent. » C'est un continent qui monte, au moment où les autres traversent la plus grande crise de leur histoire.

LA MAURITANIE

par notre envoyée spéciale ODETTE DU PUIGAUDEAU

Il peut sembler étonnant que les nations européennes aient dépensé tant de diplomatie, aient mené de si pénibles campagnes militaires pour établir leur suprématie sur des territoires désertiques, dont la gérance ne peut être qu'une charge et non un profit. Ainsi, pourtant, ont fait l'Angleterre au Soudan égyptien, les Italiens en Libye, nous-mêmes au Sahara.

« Qu'avons-nous besoin d'un désert ? » disent les bonnes gens.

La vieille image qui représente le désert comme un océan de sable et de pierre, la « mer sans eau » des Arabes, est toujours vraie. Et la maîtrise du désert est quelque chose d'analogue à la maîtrise des mers. Longtemps, l'imagination, effrayée par ces étendues immenses et mystérieuses, les considéra comme une coupure, un vide infranchissable en travers du grand corps de l'Afrique. Mais, comme la mer, le désert ne sépare pas, il unit ; et, depuis qu'il possède des navires, les chameaux, ses pistes caravanières sont des liens culturels, religieux, politiques et économiques entre l'Afrique blanche et l'Afrique noire.

Il est à remarquer que ces pistes, lignes idéales fixées par les points d'eau, effacées par le vent aussitôt que tracées par le passage de la caravane, sont généralement orientées Nord-Sud. Les ressources animales, végétales et minérales de l'Afrique sont disposées par bandes transversales. On trouve d'Ouest en Est les mêmes acacias, les mêmes troupeaux, le même gibier, le même sel gemme, le même natron, la même solitude. Une photo de Somalie pourrait aussi bien avoir été prise au Sahara des Maures. Il n'y a donc guère d'échanges fructueux à tenter le long du 20e parallèle.

Au contraire, les marchés du Nord ont, de tout temps, demandé les produits du Sénégal, du Soudan, du Niger ou du Tchad. Jadis, c'étaient les esclaves, l'or, l'ivoire, les plumes d'autruche, les peaux, les épices. Par surcroît, les apôtres de l'Islam trouvaient de l'autre côté du Sahara un nombre incalculable de païens à convertir. Les pays noirs avaient besoin, eux, du sel gemme saharien et des objets fabriqués en Europe et au Maghreb : tapis, cuivres, étoffes, velours de Gênes et de Lyon, verroteries de Venise et de Syrie.

Le trafic saharien, où le commerce se doublait de pèlerinages, de rapports intellectuels et politiques, n'a pas résisté à la concurrence des transports modernes. Néanmoins, ce sont toujours les chameaux des grandes *azalaï* annuelles de Tombouctou et d'Agadès qui transportent le sel. Pendant la guerre, les commerçants mzabites ont édifié des fortunes en envoyant des caravanes clandestines en Nigéria anglaise, forme pittoresque d'un marché noir dont tout le village recueillait la manne, y compris le gabelou chargé de la surveillance !

De beaucoup de ces vieilles pistes, convenablement aménagées, nous avons fait des routes motorisées. Les plus importantes sont celles du Hoggar, de Bidon V et, en Mauritanie, celle de Saint-Louis à Casablanca, dont l'itinéraire est celui même qu'avaient suivi les Almoravides au IXe siècle pour monter conquérir le Maroc et l'Espagne.

Ces pistes sont les lignes de navigation du désert ; on s'y dirige aux étoiles ou à la boussole ; les puits en sont les escales, et il est nécessaire, pour ceux qui gouvernent les deux rives, de contrôler ces lignes et ces escales et de les protéger contre les convoitises étrangères.

Car il ne faut pas oublier que le désert est habité. Il était même, jadis, dangereusement habité. Ses massifs montagneux, mieux pourvus d'eau et de végétation, Tibesti, Hoggar, Adrar, plateaux mauritaniens, sont des îlots de vie agricole, sédentaire et paisible. Mais, dans les steppes et les dunes, des pasteurs guerriers nomadisent au gré des saisons et des pluies. Avant la paix française, leur principale activité était la guerre, le pillage des oasis, des caravanes marchandes et des pays noirs.

Jeunes femmes maures dans la palmeraie de Tijikja (Tagant).

Toubbous, Touareg et Maures sont des gens modelés par le désert, indépendants, rapaces et généreux, endurants, sobres, farouches jusqu'aux pires cruautés, régis par les lois humaines les plus rudes, celles de la force, de la vengeance et du talion, mais aussi par les lois chevaleresques de la bravoure et de l'hospitalité.

Pour comprendre les problèmes complexes qui se posent aujourd'hui, il est nécessaire de connaître les divers éléments de cette population venus se juxtaposer sans se fondre dans le creuset du désert, leurs intérêts contradictoires et l'organisation sociale d'une féodalité que l'on aimerait au moins voir évoluer paisiblement, afin que cette évolution soit féconde, sans brusque revirement vers un passé anarchique ni écroulement brutal et périlleux.

Ces problèmes sont de même nature d'un bout à l'autre du Sahara. Nous les étudierons ici chez les Maures.

montagnes d'Anafine, en Mauritanie, près de la frontière du Rio de Oro, s'élèvent au-dessus d'une plaine sauvage où ne pousse aucune végétation.

Les frontières de la Mauritanie et son nom lui-même sont artificiels, administratifs. On ne saurait enclore des nomades chameliers dans des limites précises et arbitraires. Le domaine des Maures s'étend, le long de l'Atlantique, du Sénégal au Maroc, englobant l'enclave espagnole du Rio de Oro. Au nord, il atteint l'oued Noun, le Bani, Tabelbala et se perd dans le Tanezrouft. A l'est, dépassant la frontière Néma-Chegga, il pénètre une partie du désert soudanais et s'effrite parmi les Songhaï de Tombouctou et les Touareg de l'Adrar des Iforha. Au sud, vers le 16e parallèle et sur la rive droite du Sénégal, il se heurte à un double obstacle : la densité des populations noires, fortement accrochées à leur sol, et un climat humide que les Sahariens ne peuvent supporter longtemps ; ils y dégénèrent ou y sont absorbés par le métissage, tandis que la trypanosomiase tue leurs indispensables compagnons, les chameaux.

Cette vaste région, où la Mauritanie française proprement dite couvre un million de kilomètres carrés, n'a pas toujours été désertique. Au nord du Yetti, les dépressions de l'oued Tahla et de l'oued el-Hamra sont couvertes de fossiles marins de l'époque dévonienne. La présence d'anciens fleuves et de lacs est attestée par les travaux des géologues, par les peintures rupestres et l'outillage de pierre des populations paléolithiques et néolithiques, et, enfin, par les derniers représentants de la faune quaternaire : poissons et crocodiles prisonniers dans les étangs des montagnes, éléphants roux, de petite taille, réfugiés dans le Sud, à proximité des marigots et du Sénégal.

Au début de la période historique, elle présente à peu près son aspect actuel. Une chaîne de plateaux tabulaires relativement boisés, offrant des possibilités agricoles, la traverse nord-sud : Adrar, Tagant, Assaba. Le rebord d'autres plateaux, Dhar Tichit, Dhar Oualata, dessine une falaise incurvée prolongeant celle du Tagant vers l'Est et disparaissant au Nord sous les sables de l'Ouarân, de l'Adafer et du Djouf. Autour de cette ossature s'étend le bas pays. Au sud de l'Adrar, c'est le *Sahel*, c'est-à-dire le « rivage » du Sahara : dunes fixées, steppes à graminées, arbustes épineux, favorables à l'élevage du chameau. Entre le Sahel et le Sénégal s'étire une longue bande alluvionnaire propre à la culture du mil et à l'élevage des bovidés. Le nord et l'est de l'Adrar forment une immense zone désertique de rags, de hammadas, de dunes vives,

Oualata : un type particulièrement remarquable d'esclave affranchie.

Vue d'une partie de la cour intérieure de la mosquée de Tichit.

jalonnée de pitons et dont les rares points d'eau sont saumâtres et magnésiens.

Tout d'abord, dans ce pays qui est alors moins desséché, des Noirs autochtones, agriculteurs, cohabitent avec des gens assez mystérieux, les Bafours, auxquels les légendes maures attribuent l'introduction du dattier. Il est plus vraisemblable qu'il fut apporté par les Zénètes, fondateurs des oasis du Gourara et du Touât, grands nomades qui parurent au Sahara vers la fin de l'empire romain. Selon E.-F. Gautier, le chameau arriva à la même époque que le Zénète, « probablement l'un portant l'autre ». Le chamelier ne fut qu'un Berbère de plus parmi tous ceux qui, depuis plusieurs siècles, étaient descendus du Maghreb, mais le chameau, lui, transforma la vie saharienne.

A l'époque almoravide, les Berbères Sanhadjas et Zénètes, établis en nombre, ont refoulé dans les montagnes et vers le fleuve les Noirs et les Bafours, auxquels étaient venus se joindre quelques colonies juives. Les Noirs Soninkés, sujets de l'empire de Ghâna, cultivent le plateau du Tagant et les plaines du Sud-Est. Les Almoravides, sous prétexte d'islamisation, en font un grand massacre ; les survivants sont réduits en esclavage ou s'enfuient vers le Sud.

Mais, au déclin des Almoravides, épuisés par leurs aventures guer-

rières, apparaissent de nouveaux envahisseurs : des cavaliers arabes yéménites, les Bédouins Maq'il, qui ont dévasté le Maghreb et vont devenir les suzerains impitoyables des divers habitants du Sahara occidental. Il est désormais le Trab el-Beidân, le pays des Bédouins, des Blancs.

Que reste-t-il actuellement de ces premiers habitants, successivement vainqueurs et vaincus ?

Les statistiques de 1945 indiquent qu'ils sont 300.000 de race blanche et 100.000 Noirs, serviteurs ou affranchis. On compte, de plus, 50.000 Maures au Soudan et 2.000 au Niger.

Nous retrouvons les Noirs dans les Harratîn et serviteurs des Maures, sans qu'on puisse déterminer les parts qui reviennent aux autochtones, aux Soninkés et aux peuples du Sénégal et du Soudan, où les nomades allaient fréquemment razzier des esclaves. Sous le nom de Gangaras, quelques Soninkés habitent des villages dans l'Assaba et le Guidimaka.

Les Bafours sont toujours présents, groupés en rares tribus méprisées, qui ne se distinguent pas des vassaux d'origine berbère.

Les juifs de l'Adrar, islamisés, assimilés, ont formé la caste des artisans qui fabriquent tout ce que l'on peut faire avec du cuir, du bois, du fer, du cuivre et de l'argent.

La grande masse des Berbères est devenue la caste des tributaires Zenagas, taillables et corvéables à merci. Selon les régions, ils sont pasteurs nomades ou agriculteurs semi-sédentaires.

Tout le travail manuel est assuré par ces trois catégories. Point de notion de salaire. Le travailleur est entretenu par son employeur. Le

Tagant : deux des marabouts qui se sont fixés sur les plateaux cultivables.

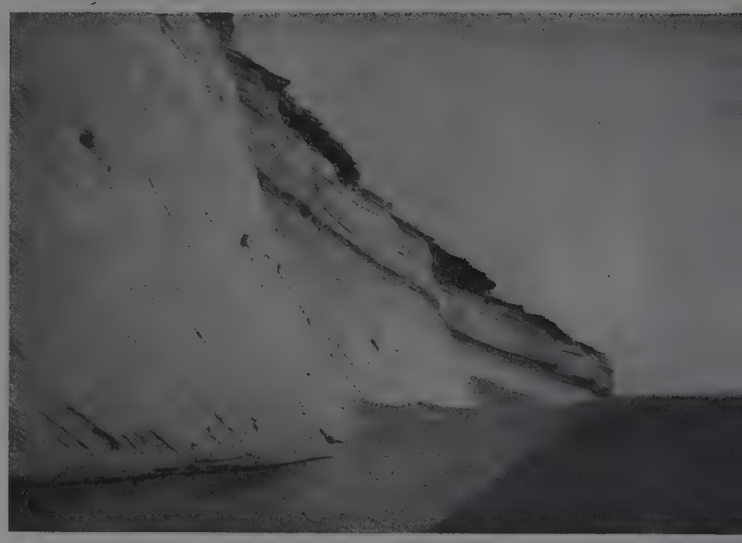
serviteur vit en famille avec son maître. Les redevances sont payées en bêtes, en sel, en produits agricoles et en marchandises importées. Le commerce est basé sur le troc.

En haut de la hiérarchie, nous trouvons les grands féodaux : l'aristocratie temporelle des Arabes, les guerriers Hassân, et l'aristocratie spirituelle de quelques grandes tribus berbères maraboutiques (Kounta, Idawali, Ahel Cheikh Sidia, etc.), qui, renonçant aux armes pour sauver leur indépendance, se sont créé une autre puissance par la religion, la politique, les connaissances intellectuelles qui imposent aux guerriers ignorants et superstitieux. Le gros des marabouts se fixa sur les plateaux et les terres cultivables. Ils ont formé des confréries, des *Zaouïas* nomades rattachées les unes à la voie Qadriya, les autres à la branche marocaine, xénophobe, de la Tidjaniya. L'Islam maure est de rite malékite, et sa juridiction, également entre les mains des marabouts, est basée sur les textes de Sidi Khalil.

C'est aux marabouts que la Mauritanie doit ses quelques qsour, ses écoles, la plupart de ses puits, son agriculture et son commerce. Ils sont néanmoins restés nomades. Parmi eux, les R'Gueibat du Nord et du Rio ressemblent à nos templiers du moyen âge ; les armes d'une main, le chapelet de l'autre, ils se sont rendus célèbres par des rezzou qui les menaient du Maroc au Niger.

Les marabouts ont des serviteurs noirs et des vassaux comme les Hassân ; les vassaux se nomment disciples et les redevances prennent le nom plus aimable d'aumônes pieuses. Ils sont riches, à l'échelle saharienne, bien entendu, mais il leur faut entretenir des bibliothèques, nourrir, vêtir et instruire une foule de pèlerins, de clercs, d'élèves et de mendiants qui se pressent autour d'eux.

Les Hassân préfèrent le bas pays, dont les steppes et les dunes conviennent mieux à ces turbulents chameliers. « Celui qui ne possède pas de chameau devient fou ! » disent-ils. Ils n'admettent d'autre travail que l'élevage et le métier des armes. Après la conquête, chaque tribu hassaniya devint suzeraine d'un lot de vaincus, les soumit à l'impôt



Près de Port-Etienne : la curieuse falaise dite « Table remarquable ».

et se les attacha solidement par le prêt de chamelles laitières et par un système de protection et d'assurances contre les entreprises des autres tribus arabes. Il s'ensuivit un état anarchique de rivalités entre Hassân, de pillages des marabouts et tributaires, de rezzou en pays noirs pour la traite des esclaves.

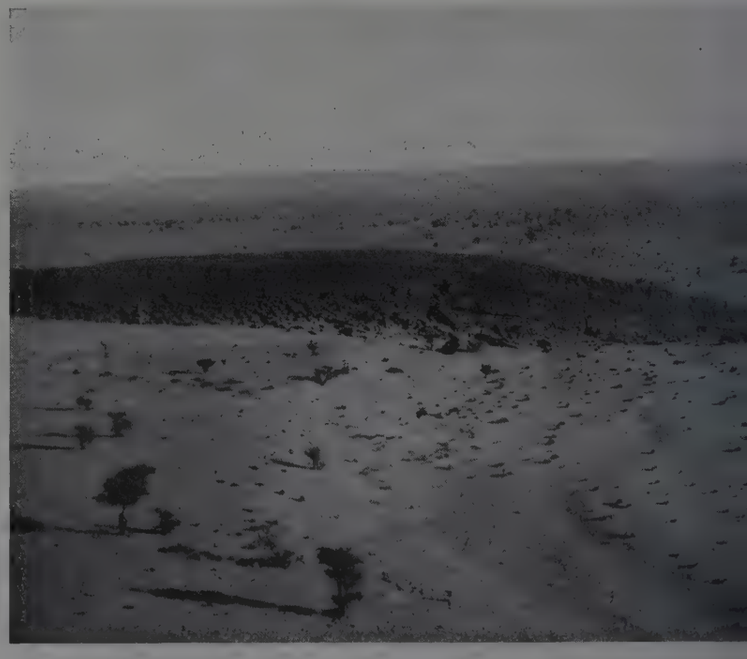
Si l'aridité de la Mauritanie est due sans doute à des causes naturelles, elle a certainement été aggravée par les déprédations des guerriers, la destruction des arbres abattus pour la pâture des animaux, les incendies des palmeraies et des champs, la fuite des travailleurs berbères abandonnant des établissements agricoles, des pistes caravanières et des puits trop exposés aux attaques des guerriers.

Ce sont de tièdes Musulmans, qui ne voient dans la religion que le décorum de pratiques ostentatoires et le moyen d'assurer leurs succès dans cette vie et le maximum d'agréments dans l'autre en dépit de leurs péchés terrestres. Mais leur superstition permit aux marabouts de les tenir en respect en leur fournissant amulettes et bénédictions. Avant de partir en rezzou, on avait recours à la *baraka* d'un cheik réputé et on lui réservait sa part de butin. On faisait un détour vers la tombe de quelque saint local. Les grandes Zaouïas pouvaient impunément traverser le désert.

Les castes guerrières, maraboutiques et tributaires sont divisées en tribus, groupe humain se réclamant du même ancêtre éponyme, qui se subdivisent en fractions, sous-fractions et familles. Les tentes d'une même famille campent généralement ensemble. Lorsque ce campement devient trop important, il essaime, car un pâturage mauritanien suffit rarement à nourrir un grand nombre d'animaux rassemblés.

L'homme du désert est individualiste ; chacun mène comme il peut sa

Au sud de Foum el-Hassam, se trouve l'oued Draa, sur les bords duquel ne p



lutte pour la vie. Le Maure n'a aucune notion d'un Etat et ne conçoit aucune autorité au delà du chef de tribu, assisté d'une assemblée, ou djema'a, de notables élus. Le chef de famille, lui, est le maître de ses tentes. S'il vient à mourir, c'est l'aîné de la famille, frère ou fils du défunt, qui le remplace ; parfois même, sa veuve, si elle en a l'âge et les capacités. Car, non seulement la femme maure a su imposer la monogamie, mais encore elle jouit d'une liberté inconnue des Musulmanes du Nord.

La Mauritanie n'a donc jamais subi de gouvernement unique. Les confédérations guerrières ont eu cependant des émirs, ceux du Trarza, du Brakna, de l'Adrar et du Tagant, le seul qui existe encore aujourd'hui. Les émirs furent d'abord élus par leurs guerriers ; puis leur pouvoir devint héréditaire, tout en restant contrôlé par la djema'a, limité à leur fief et menacé par les ambitions des proches et les clans de guerriers. L'assassinat était une institution familiale qui faisait du titre d'émir une distinction périlleuse et éphémère.

Ainsi, la société maure vécut pendant des siècles, immuable, figée dans son orgueil, dédaigneuse de tout ce qui lui était étranger, indifférente même aux grands mouvements de l'Islam, poussant parfois ses intrigues jusqu'à la cour des sultans marocains, les quêtes et les prédications de ses marabouts, jusqu'en Côte d'Ivoire.

Nous allons voir maintenant quels remous, quelles perturbations inévitables la présence des Français, aux concepts moraux et matériels opposés aux siens, a apportés presque automatiquement dans l'équilibre économique et social de cette féodalité nomade qui vivait encore, il y a moins de dix ans, comme au temps de la Bible.

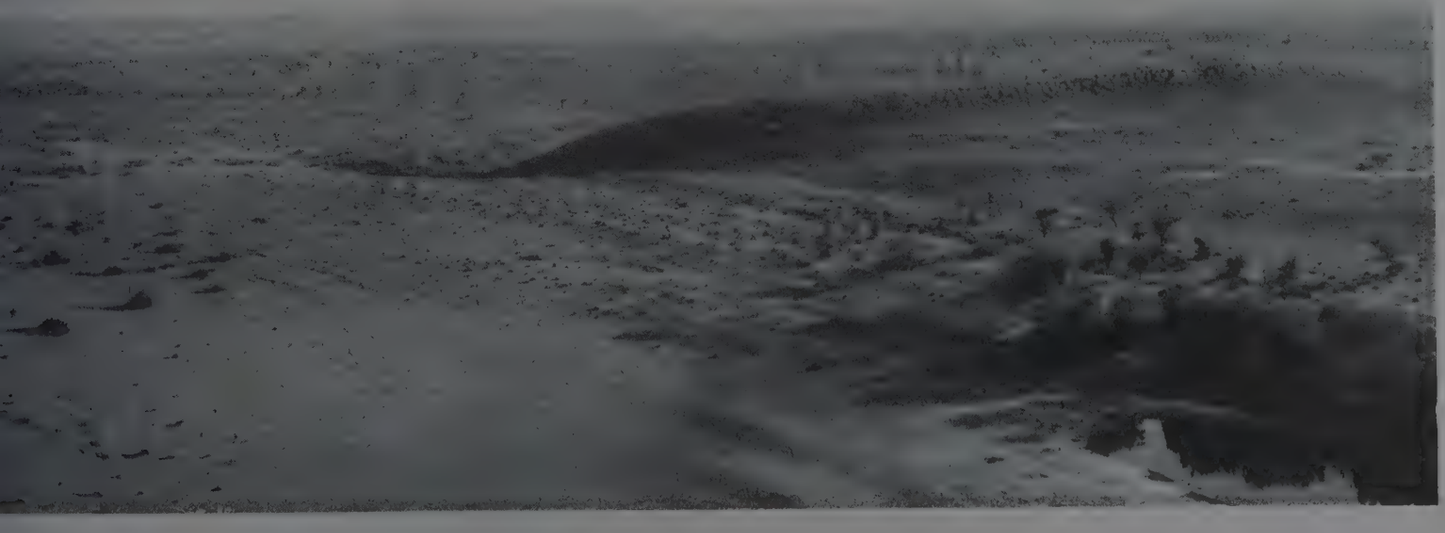
(A suivre.)

Jeune femme maure du Tagant, en costume indigène, sortant de sa tente.

Vue de la falaise sud qui délimite le plateau du Tagant, non loin de Madjoura.

Les « gueltas », citernes naturelles, se trouvent dans la montagne.

e maigres arbustes rabougris, au feuillage rare, desséché par le soleil brûlant. On aperçoit, au loin, la chaîne de l'Ouarhiz et l'enclave espagnole du Rio de Oro.



LE LONG DRA

Il ne se passe pas de jour sans que des rencontres entre Juifs et Arabes ensangl plusieurs maisons, dont le siège de la formation paramilitaire Najjada, ont été dét du Royaume-Uni à l'O. N. U. qui indique qu'entre le 30 novembre et le 10 janvier 6 Britanniques, 30 tués et 93 blessés ; Arabes, 295 tués et 774 blessés ; Juifs, 262 tué

Par suite du blocus que les Arabes ont établi autour de Jérusalem, le ravitaillement n'arrive que difficilement et de longues queues stationnent devant les magasins. Les combustibles, surtout, font défaut.

Les trains, qui sont attaqués fréquemment, sont protégés par des soldats anglais abrités dans des wagons transformés en forteresses roulantes.

Un policier arabe qui protégeait un policier britannique blessé vient d'être tué. Un terroristes qui s'étaient réfugiés dans le cimetière Mamillah est emporté par la poli

Le long du cimetière Mamillah, un groupe de policiers, protég de lancer une attaque à la bombe près de la porte de Jaffa.

PALESTINIEN

stine. Dans la seule journée du 15, quatre-vingts Arabes ont été tués à Haïfa, où times viennent s'ajouter à la liste déjà longue publiée récemment par la délégation nt été tuées en Palestine et 1.383 autres blessées ; chiffres qui se répartissent ainsi : , tandis que 14 autres personnes de nationalités diverses étaient tuées et 9 blessées.

passait dans la rue s'apprête à appeler une ambulance. A gauche, *le corps d'un des ue. La bombe qui fut lancée près de la porte de Jaffa fit près de quarante victimes.*

Les rues de Jérusalem, relativement calmes la journée, où des patrouilles britanniques ne cessent de les sillonner, deviennent un véritable champ de bataille dès que la nuit tombe. Photographies N. Y. Times et A. P.

Des ruines de l'hôtel Semiramis, une femme qui était restée ensevelie pendant plus de trente-trois heures a pu, finalement, être retirée vivante.

oitures blindées, poursuit une bande de terroristes qui viennent 'entre eux ont finalement été tués à l'intérieur du cimetière.

AGITATION SOCIALE EN ALLEMAGNE

A travers les rues d'Essen, les grévistes se rendent au lieu du meeting.

A Francfort, le mouvement de grève a touché les services de transport.

A Essen, les ouvriers manifestent contre l'insuffisance du ravitaillement.

Photographies I. N. P., U. P., A. P.

Les modifications que la Conférence de Francfort vient d'apporter à la nouvelle structure administrative de l'Allemagne de l'Ouest n'ont pas empêché l'apparition d'une vague de grèves qui se développent, comme l'an dernier, dans les grands centres industriels.

Depuis un certain temps on parlait d'ajouter à l'organisation économique de la bizone des organismes politiques, de créer, en somme, un gouvernement de l'Allemagne occidentale, mais les partis allemands avaient jusqu'à présent reculé devant une telle mesure, qui consacrerait la division en deux de l'Allemagne.

En réalité, si cette réforme est évidemment un pas vers une unification totale de l'Allemagne de l'Ouest, il y manque encore beaucoup de choses pour que l'on puisse parler de la création d'un véritable Etat.

Quoi qu'il en soit, on s'attendait à une réaction de la part des autorités soviétiques, réaction que laissaient prévoir les articles de la presse russe parus dans les jours qui suivirent la conférence.

Le 20 janvier s'est réuni à Berlin le Conseil de contrôle allié, et la question de l'Allemagne de l'Ouest fut évidemment le centre des discussions qui s'y déroulèrent.

Le général Clay s'attacha à démontrer que les décisions qui avaient été prises à Francfort présentaient un caractère d'urgence et n'avaient été envisagées qu'en raison de la situation critique qui règne actuellement dans la bizone. Il a insisté également sur le fait que la réforme décidée ne présentait qu'un caractère purement économique, essentiellement provisoire, et qu'elle entrait dans le cadre des accords bizonaux et ne préjugeait en rien l'organisation future de l'Allemagne.

En dépit de cette mise au point, le maréchal Sokolowski, qui représente l'U. R. S. S. au Conseil, s'est élevé avec vigueur contre le fait que les trois gouvernements qui occupent l'Allemagne occidentale aient rejeté la proposition soviétique d'instituer un gouvernement central allemand.

« On crée maintenant, a-t-il dit, un gouvernement fédéral et séparatiste de l'Allemagne de l'Ouest, gouvernement composé uniquement de gens tarés et hostiles à l'union allemande. »

A cette attaque, le général Robertson a riposté en déclarant que la Grande-Bretagne ne s'était jamais opposée à l'unité économique de l'Allemagne, mais qu'elle ne pouvait concevoir cette unité que lorsque pourrait être constitué un véritable gouvernement démocratique.

Parallèlement à cette agitation d'ordre diplomatique, de nombreux mouvements ouvriers se sont déclenchés dans la Ruhr, où l'on se trouve dans une situation semblable à celle qui existait au printemps de l'année dernière.

Les causes profondes de cette agitation ouvrière sont évidemment les mêmes. L'hiver rend plus dur à supporter pour les populations : le mauvais ravitaillement, le manque de combustible et les autres privations qui sont le lot des habitants des grandes villes de la Ruhr.

Mais il semble que le mécontentement qui en résulte soit exploité dans des buts politiques et fasse partie d'un mouvement général d'agitation dirigé contre la politique américaine, et particulièrement contre le plan Marshall.

C'est un journal berlinois, *Kurier*, qui a récemment publié un document baptisé « protocole M », qui aurait été élaboré à Belgrade par le Kominform et qui contient des instructions, destinées aux communistes allemands, tendant à paralyser, par une série de grèves, l'activité des industries de l'Allemagne de l'Ouest.

Quoi qu'il en soit, sans que l'on puisse se prononcer avec certitude sur l'authenticité de ce document, on a pu constater, ces derniers jours, une recrudescence de l'agitation ouvrière dans toute la bizone.

Le mouvement a débuté dans la Ruhr, particulièrement à Cologne, où l'on a compté plus de cent mille grévistes le 21 janvier. Mais les grèves se sont également étendues à la Bavière, où jusqu'à présent le calme avait régné. Une grève générale de protestation contre le manque de vivres et de vêtements s'est déroulée dans toute la province le 24 janvier. Plus d'un million de travailleurs de toutes les branches industrielles y ont participé.

Les autorités anglaises et américaines se trouvent donc en face d'une situation difficile, et c'est précisément pour tenter d'y remédier qu'elles ont estimé nécessaire de procéder à une réorganisation de la bizone, dans l'espoir qu'une administration nouvelle, au sein de laquelle des responsabilités plus grandes seraient données aux Allemands eux-mêmes, pourrait faciliter les échanges entre les diverses provinces et imposer aux producteurs une discipline qui a fait trop souvent défaut jusqu'alors.

H. Chéret.

LE NOUVEAU STATUT DU FRANC

Naguère, une dévaluation se préparait dans le secret. La manœuvre monétaire de 1948 a, au contraire, bénéficié d'une publicité préalable de grand style.

Ainsi l'une des premières mises à l'épreuve des institutions monétaires internationales de Bretton Woods a-t-elle démontré que la discrétion n'en était pas la qualité première.

C'est un précédent intéressant. On peut imaginer ce qu'il présage pour le jour où, le marché mondial des changes étant rendu à la liberté, quelque grand événement se préparera. L'appétit de la spéculation trouvera un aliment nouveau là où les promoteurs du Fonds monétaire international pensaient la mettre à la raison.

Emporté dans le flux des vagues de hausse : hausse des prix, hausse des salaires, hausse des tarifs et des contributions publiques, le franc a perdu en deux ans une part considérable de son pouvoir d'achat.

Cependant, l'Office des changes, organisme officiel annexé à la Banque de France, continue à acheter et à vendre les monnaies étrangères aux taux fixés à la fin de 1945.

Les importateurs peuvent ainsi acquérir à l'étranger des produits au moindre prix en francs. Les exportateurs, en revanche, ne retirant de la vente des devises que leur ont procurées leurs opérations qu'un nombre de francs insuffisant, ne sont plus en mesure de se réapprovisionner sur le marché français.

Modifier les taux de change s'impose, si l'on entend maintenir le maigre appoint de devises que nous procure le commerce extérieur. Mais c'est en cela que consiste une dévaluation.

Or, les accords monétaires de Bretton Woods subordonnent toute opération de ce genre à une autorisation préalable du Fonds monétaire international. Institué en vue « ... de favoriser la stabilité des changes, de maintenir des accords de change réguliers et d'éviter la course à la dépréciation des changes », cet organisme est administré par des conseils où chaque pays membre dispose d'un nombre de voix qui est fonction de son importance économique. Pratiquement, l'influence des Etats-Unis et, à un moindre degré, celle de la Grande-Bretagne y sont prépondérantes.

M. René Mayer rencontra sir Stafford Cripps, chancelier de l'Echiquier, les 16 et 17 janvier. M. Mendès-France, gouverneur français du Fonds monétaire international, partit pour les Etats-Unis.

Les difficultés commençaient. Le plan initial de M. René Mayer était inspiré de l'expérience italienne de 1947. Il comportait apparemment l'institution de trois cours de change : l'un, identique à celui de 1945, applicable aux ventes de devises aux importateurs de produits essentiels ; le deuxième, traduisant une dévalorisation du franc de 60 à 80 %, applicable aux achats de devises aux exportateurs, et le troisième, établi par le marché libre, où s'échangeraient une fraction des devises provenant des exportations régulières et laissées à la disposition des exportateurs, les capitaux déthésaurisés ou rapatriés, les apports des touristes étrangers, etc.

Or, la Grande-Bretagne repoussait l'idée d'un marché libre de la livre sterling à Paris. Elle pensait que la situation présente de sa balance des comptes, notamment avec la France, était accidentelle. Elle espérait que son effort d'exportation rétablirait le *cross-rate* livre-dollar au chiffre officiel de 4,03 et que, le contrôle français des changes complétant efficacement l'action de la Banque d'Angleterre, il importait jusque-là de le maintenir. Sans nul doute, des échanges de vues sur le taux de dévaluation officielle eurent-ils également lieu, les exportateurs britanniques ne se souciant pas d'avaliser une sorte de dumping français des marchés extérieurs.

Ainsi fallut-il rayer du tableau des hypothèses l'ouverture d'un marché libre en ce qui concerne le sterling et les monnaies qui s'y rattachent.

Parmi les administrateurs du Fonds monétaire international d'autres préoccupations se faisaient jour. La doctrine du Fonds proscrit les pratiques monétaires multiples. Si l'éventualité d'un retour à la libre convertibilité du franc était accueillie avec faveur, l'institution de taux différentiels pour les importations et les exportations — ou selon la nature des produits importés — paraissait créer un précédent dangereux.

Ces réserves n'étaient pas de style. Elles tiraient à conséquences immédiates sur des terrains rendus brûlants par le débat en cours au Congrès américain, appelé à approuver le plan Marshall.

On sait, en effet, que le gouvernement américain, donataire des centaines de millions de dollars de l'aide intérimaire, prêteur en puissance de milliards de dollars au titre du programme de reconstruction européenne, a imposé comme condition de son concours que les ressources en francs provenant de l'écoulement des produits importés d'Amérique soient affectées à une caisse d'équipement dont il surveillerait la gestion. A quel taux serait calculé le montant à verser dans cette caisse ? En d'autres termes, à quel prix seraient revendus aux acquéreurs français les envois américains ?

Cette question était familière aux experts français. C'était, en fait, la première qu'ils s'étaient posée quand la manœuvre des salaires et des prix décidée en décembre rendit inévitable un ajustement du pair.

Si une dévaluation classique a pour effet d'abaisser les prix en devises étrangères auxquels les exportateurs peuvent offrir les marchandises françaises, elle aboutit parallèlement à relever dans la même proportion les prix en francs des produits importés.

Or, le volume de nos importations est assez important, en dépit des restrictions sévères imposées par notre pauvreté en devises, pour que l'incidence d'une augmentation de leur prix soit sensible. Le charbon et le coton américains, la laine australienne, les engrais chiliens — pour ne rien dire du blé d'Amérique qui est notre seule ressource jusqu'à la soudure — sont à la base de notre structure des prix industriels et alimentaires.

Allait-on, quelques semaines après l'ajustement brutal de prix intérieurs longtemps comprimés, renouveler l'impulsion donnée à la hausse générale des prix, au risque d'amorcer un nouveau cycle inflationniste ?

En revanche, ne fallait-il pas craindre, si l'on maintenait aux importations un taux de change trop bas, que l'effet déflationniste attendu des ventes de produits importés ne soit exagérément restreint ? Quand l'Etat ou les importateurs cèdent aux particuliers les produits achetés à l'étranger à l'aide de crédits extérieurs, il s'opère une ponction efficace sur les ressources monétaires disponibles. Le résultat atteint est bien plus satisfaisant que celui des prélèvements fiscaux, puisque l'accroissement des produits disponibles se conjugue alors avec la déflation pure et simple.

A Paris et à Washington, les spécialistes se demandaient quelle solution promettaient les moindres réactions économiques et sociales. En même temps, ils envisageaient les conséquences économiques du marché libre projeté.

Il semblait admis que ce marché s'alimenterait à deux principales sources de devises : une partie du produit des exportations françaises serait laissée à la disposition des exportateurs, qui la négocieraient librement ; les rapatriements de fonds et les dépenses des touristes compléteraient l'offre de monnaies étrangères.

Mais il existait une inconnue : la demande. En instituant un marché libre assez maigrement pourvu, ne risquait-on pas de le voir bientôt désaxé par une pression invincible à la baisse du franc ? Ne fallait-il pas craindre que les importateurs d'articles chers et superflus — ceux pour lesquels il existe aujourd'hui la plus avide clientèle — ne cherchent à satisfaire des demandes hors de proportion avec les offres de devises ? Une large dépréciation du franc sur ce marché libre ne pourrait alors que créer un climat de hausse des prix intérieurs absolument contraire aux nécessités de la politique de déflation.

Le risque était d'autant plus sérieux que, tout fléchissement de la confiance pouvant déclencher un mouvement de fuite devant la monnaie, le gouvernement français n'était pas sûr de disposer de moyens efficaces de juguler la spéculation.

Tandis que les techniciens français cherchaient des solutions à tous ces problèmes, tandis que les gouverneurs du Fonds monétaire international arrivaient à Washington pour y tenir session, l'Echiquier britannique et la Banque d'Angleterre arrêtaient leur attitude à l'égard des propositions françaises.

C'était une opposition décidée. A défaut d'un engagement du gouvernement français de maintenir stable le cours du franc libre, il se refusait à admettre la formule proposée. Celle-ci, de son point de vue, ne manquerait pas de conduire à la guerre des changes et de donner aux empiétements de capitalistes étrangers une trop large carrière.

Ainsi, après dix jours de négociations, le veto britannique suspendit le dénouement.

Au cours d'une semaine mouvementée, Français et Britanniques confrontèrent leurs thèses devant le Conseil du Fonds. Simultanément, sir Edmund Hall Patch, puis sir Stafford Cripps reprenaient à Paris les conversations de Londres.

Toutes les tentatives de conciliation furent vaines. Le Royaume-Uni rallia l'opinion du Fonds international, qui condamna les projets français. M. René Mayer décida de passer outre.

Dimanche soir, le gouvernement français annonçait les nouveaux taux du change officiel. Ils consacraient une dévalorisation de 80 %, soit 214 francs pour un dollar et 864 francs pour une livre sterling. Les exportateurs étaient autorisés à négocier au cours libre la moitié du produit de leurs opérations. Les importateurs de capitaux bénéficiaient du même cours. Les importations de base subissaient seulement la dévalorisation officielle.

Quant au régime des importations non essentielles et aux possibilités de mouvements de capitaux dans le sens France-Etranger, ils restaient encore imparfaitement définis. Le parlement devait discuter dès le lendemain des projets de loi tendant à leur rendre une large liberté. Tout laissait déjà prévoir que l'épreuve serait rude pour le gouvernement.

Sur les voies de la liberté économique et monétaire, la France s'était élancée avec une hardiesse qui paraissait à beaucoup contredire jusqu'aux principes les plus élémentaires d'une coordination internationale admise dès 1943. Pour la planification nationale elle-même, ses chances d'avenir, souvent discutées, se réduisaient désormais à peu de chose.

Le renversement de la politique économique française était si complet qu'il fallait s'attendre à une crise de conscience dans les rangs de la majorité. Désorientée, l'opinion, renonçant à suivre les méandres des discussions techniques, s'effrayait de ne plus saisir les éléments directeurs de la situation ; elle s'indignait de la prime offerte aux fraudeurs et aux déserteurs, mais elle se félicitait en même temps de l'appoint de devises promis.

Seules ses déceptions récentes donnaient, par contraste, quelque couleur à ses espérances.

Roger Maurel.

S. A. S. le prince Louis II de Monaco, la princesse Ghislaine, sa femme, et le prince Rainier.

FÊTE NATIONALE A MONACO

L'ÉTENDARD blanc et rouge de la maison des Grimaldi flotte aujourd'hui 17 janvier sur tous les immeubles de la principauté de Monaco. Un peuple de 25.000 habitants proclame son attachement à la dynastie qui, depuis bientôt dix siècles — neuf cent quatre-vingts années exactement — règne sur le plus séduisant et aussi le plus célèbre des petits Etats du monde.

La journée se déroule selon un programme devenu classique : cérémonie religieuse à la cathédrale, revue des carabiniers et des sapeurs-pompiers, concerts publics à l'Opéra, feux d'artifice, etc. Pour la première fois, S. A. le prince Rainier s'est vu confier le soin de présider la prise d'armes sur la place du Palais, et, à cette occasion, il revêtit son uniforme de lieutenant de la Légion étrangère française, dans les rangs de laquelle il participa à l'épopée Rhin-Danube.

S. A. le prince héritier Rainier passant en revue les carabiniers de la garde princière.

Le prince Louis baise l'anneau de Mgr Rivière (en haut). *Le ministre de France, M. Lezé, s'entretient avec le colonel de la garde* (au centre), *tandis que les membres du Conseil d'Etat se rendent à la cathédrale* (en bas).

Photographies Marcel de Renzis.

Eventrée par une bombe, en juin 1944, la bibliothèque municipale de Caen disparaissait, un mois plus tard, avec l'hôtel de ville incendié.

LES PERTES IRRÉPARABLES DE NOS BIBLIOTHÈQUES

par GABRIEL HENRIOT

En 1939, trois cents bibliothèques françaises avaient l'honneur de rassembler d'inestimables collections de manuscrits, d'incunables, de livres rares et de précieuses estampes.

Peu de touristes avaient la curiosité de leur rendre visite. En parcourant les rues ensommeillées d'une cité provinciale, ils découvraient rarement la bibliothèque, et, plus rarement encore, ils se décidaient à frapper à la porte.

Les collections étaient souvent abritées dans des demeures historiques et, derrière les nobles façades, voisinaient avec les lambris dorés les meubles de style, les fresques, les sculptures, les antiques mappemondes, les camées, les intailles, les monnaies, les médailles et autres œuvres d'art qui transformaient les bibliothèques en musées.

Dans le silence, elles gardaient l'âme et le passé de leur ville ; et leurs trésors s'accroissaient chaque siècle, grâce aux dons et legs de généreux bibliophiles.

Tout Français, même s'il n'a jamais fréquenté ces lieux de bonne compagnie, devrait s'émouvoir devant les destructions et les pillages qui, au cours de la dernière guerre, ont éprouvé ces bibliothèques, dont certaines ont connu le sort de leurs sœurs de Louvain ou de Varsovie ; mais nous avons toujours quelque pudeur à dévoiler nos plaies.

Il serait peut-être prématuré de dresser le bilan définitif des pertes et de confondre ce qui peut être partiellement récupéré avec ce qui est irrémédiablement détruit.

Les Allemands, par exemple, s'improvisaient plus facilement déménageurs qu'incendiaires et ils ont volé, en plus d'innombrables objets d'art, un grand nombre de bibliothèques publiques ou privées. Or, les livres rares, facilement identifiables, ont été retrouvés en partie, mais il sera plus difficile de récupérer les ouvrages plus ordinaires, qui ont été ramassés, transportés, puis empilés dans des centres de triage.

D'importantes bibliothèques contenaient une documentation spécialisée, fort appréciée et d'autant plus suspecte aux yeux des nazis.

Citons, à Paris, quelques établissements fondés par des patriotes étrangers, fiers de leur culture nationale et désireux de la vulgariser, grâce à l'hospitalité et au libéralisme français ; ainsi furent pillées : la bibliothèque arménienne ; la bibliothèque de l'Alliance israélite ; la bibliothèque Tourguéniev, dont les cent mille volumes constituaient le plus important fonds russe, en dehors des établissements soviétiques ; la bibliothèque polonaise, créée, en 1838, par des patriotes réfugiés en France après le désastre de 1831, grâce à l'éloquent appel du poète Adam Mickiewicz ; ce véritable foyer de civilisation polonaise, où s'était maintenue pendant tout le XIXe siècle la tradition de la liberté nationale, ne pouvait manquer d'être ruiné par les Allemands, et cela dès le quatrième jour de l'occupation de Paris (17 juin 1940).

Les bibliothèques publiques françaises ont surtout souffert des bombardements aériens, et même terrestres, quand elles se trouvaient dans la zone des combats.

Tel est le cas de la bibliothèque municipale de Pont-à-Mousson. La Moselle traverse la vieille cité universitaire de Lorraine et reflétait, dans le large miroir de ses eaux limpides et calmes, une harmonieuse suite d'édifices publics : la vénérable église Saint-Martin ; le Collège, fondé en 1574 par les Jésuites ; Sainte-Marie-Majeure, l'ancienne abbaye des Prémontrés, qui abritait l'hôpital général et la bibliothèque dans un cadre évocateur ; mais le cloître, le réfectoire, les escaliers monumentaux, la grande cour et les jardins, malgré leur charme et leur paix monastique, retenaient moins l'attention que la grande salle de la bibliothèque, de pur style baroque, avec son plafond peint, ses compartiments dorés, ses boiseries sculptées dans la masse et ses ferronneries d'art.

Or, en septembre 1944, une division de l'armée Patton, qui avait atteint la Moselle, après avoir copieusement bombardé Pont-à-Mousson, hésita avant de traverser la rivière, et, pendant quatorze jours de combats, des milliers d'obus ravagèrent la ville, déjà broyée pendant la guerre précédente. Puis, avant de se retirer, les Allemands incendièrent le Collège et l'abbaye des Prémontrés, anéantissant 25.000 livres anciens, parmi lesquels de précieux incunables.

L'Inspection générale des bibliothèques estime que le nombre des livres détruits dans les bibliothèques publiques de France dépasse 2 millions. C'est un chiffre d'autant plus impressionnant que figurent dans ce nombre des milliers de manuscrits, certains ornés de remarquables miniatures ; des incunables, dont on ne connaît qu'un ou deux exem-

Fragment d'un manuscrit enluminé de la Renaissance, qui a été l'objet de soins patients et minutieux.

Dans les décombres de la bibliothèque de Strasbourg, on s'efforce de trier ce qui peut encore être sauvé.

plaires et rappelant parfois les débuts de l'imprimerie locale ; des reliures représentant, depuis cinq siècles, les plus parfaites compositions de nos maîtres doreurs ou portant sur leurs plats les armes des plus nobles familles de France.

Rendons, en passant, un hommage aux bibliothécaires, dont la perspicacité, la compétence et le dévouement ont limité les pertes ; à ceux qui ont eu le courage d'évacuer leurs livres sous les bombes et les obus. Les grandes bibliothèques de Paris ont été miraculeusement épargnées et l'on n'ose penser à un sinistre, même partiel, dans la Bibliothèque nationale, dont les plus rares trésors étaient dispersés en province, ce qui, d'ailleurs, ne les préservait pas des bombardements.

D'autres bibliothèques, comme celle de Cambrai, ont pu sauver leurs manuscrits et leurs incunables, tout en perdant leur fonds général ; mais quelques-unes, malgré les précautions prises, n'ont pu échapper à la fatalité ou au crime.

Le crime, nous le trouvons prémédité à Metz ; l'antique cité possédait une importante collection de manuscrits, dont certains provenaient du magnifique legs du baron de Salis et étaient ornés de peintures ou de dessins. On remarquait, en particulier, dans ce dernier fonds, un *Evangéliaire* de l'école de Reichenau, remontant au XI^e^ siècle ; un autre, également de l'époque romane et d'autant plus intéressant qu'il était daté ; il avait été copié, en 1146, par un moine de l'abbaye de Saint-Lambert-de-Liessies dans le Hainaut (diocèse de Cambrai) et certainement exécuté dans le *scriptorium* de l'abbaye, car une remarquable peinture représentait l'abbé Wédric offrant son volume au Christ, qui apparaît dans une gloire ; le *Pontifical* de l'église de Sens ; et, surtout, une célèbre *Apocalypse* du XIII^e^ siècle, manuscrit intégralement photographié par les services du ministère de l'Education nationale.

Dans l'ancien fonds, outre une *Bible* du IX^e^ siècle et un recueil d'écrits relatifs à saint Martin et remontant au XI^e^ siècle, il faut citer le *Rituel* de Renaud de Bar, qui fut évêque de Metz de 1302 à 1316, et dont les armes sont peintes à plusieurs reprises dans l'ouvrage.

Toutes ces richesses irremplaçables avaient été transportées dans une casemate du fort Saint-Quentin, quand, à l'arrivée des Alliés, un soldat allemand jeta une grenade incendiaire dans l'abri, transformé en four crématoire, et tout fut réduit en cendres.

Pour ne citer que quelques exemples, rappelons seulement le majestueux hôtel du XVIII^e^ siècle qui abritait la bibliothèque municipale de Tours ; la salle des manuscrits offrait un cadre rêvé aux érudits, avec ses magnifiques armoires sculptées provenant de Chanteloup, le château de la princesse des Ursins, qui recueillit, en 1770, le duc de Choiseul, exilé mais triomphant. L'hôtel et la bibliothèque ont été détruits et, si les manuscrits les plus réputés purent être sauvés, 1.200 disparurent en même temps que 400 incunables, de rares estampes, une collection unique d'impressions tourangelles et 210.000 volumes du fonds général.

Des pertes encore plus lourdes ont été subies par la bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg (500.000 volumes), par les bibliothèques (municipale et universitaire) de Caen (300.000 volumes), par celles de Dunkerque, Saint-Dié, Brest, Vire et de tant d'autres communes de France.

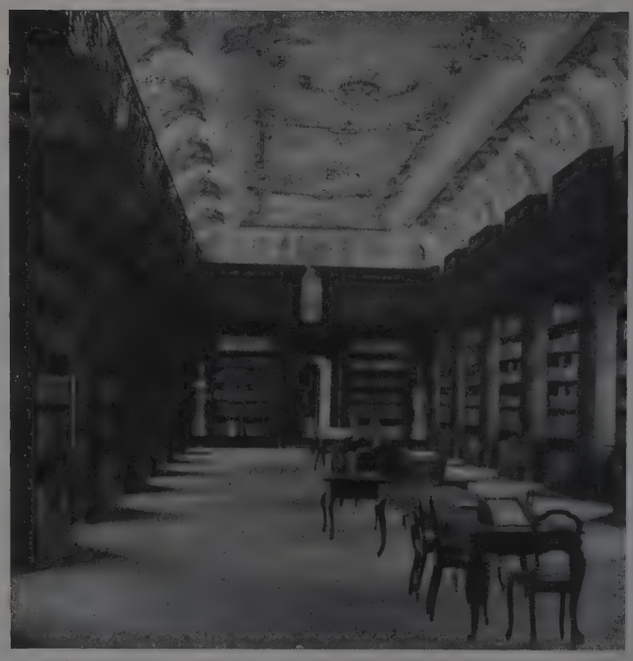
Le 26 mai 1944, c'était le tour de la bibliothèque de Chartres. Il paraît que les autorités allemandes avaient exigé le maintien sur place des collections, ce qui était une préméditation criminelle, Chartres étant un point stratégique de première importance, avec une grande gare, de nombreuses lignes de chemin de fer et un vaste aérodrome. Les bombardiers alliés anéantirent ainsi 1.780 manuscrits (dont 280 avec peintures), 160 incunables, 350 reliures historiques et 135.000 imprimés.

Dans l'atelier de reliure de la Bibliothèque nationale de Paris, on a transporté les pauvres restes des manuscrits de Chartres et des blocs de charbon de formes imprévues se sont alignés sur les rayons de bois blanc.

Ce que le feu avait épargné est pourri par l'eau et rongé par les vers ; et il faut s'étonner de la patience avec laquelle on s'efforce de détacher un à un les feuillets noircis, rétrécis, percés de mille trous, pour les laver dans une eau formolée, les sécher et essayer de faire revivre les textes des calligraphes, les initiales ornées et les « histoyres » des maîtres enlumineurs.

Les ors, de qualité admirable, éclairent ces débris mutilés et rappellent tristement leur richesse défunte.

Ici, une esquisse à l'encre attend encore le travail du peintre ; là, des bordures compliquées attestent l'application naïve d'un artiste, pour qui les heures ne se comptaient pas ; enfin, sur une peinture de la basse Renaissance, des personnages contemplent un cadavre gisant sur le sol ; et je ne pouvais détourner mes yeux de ce spectacle funèbre, alors que, sans grand espoir, j'encourageais les ouvriers spécialistes qui, pieusement, essayaient de faire revivre quelques pages de nos chers manuscrits.



La grande salle de la bibliothèque de Pont-à-Mousson avec son riche décor du XVII^e^ siècle.

Le Café Concert n'est plus...

par MARTIAL-PIÉCHAUD

Récemment, le dernier des cafés-concerts, le Petit-Casino, établi pendant trois quarts de siècle boulevard Montmartre, a quitté ce monde, sans bruit à la façon des êtres très âgés dont on ne dit point précisément qu'ils sont morts, mais qu'ils se sont éteints. Les vrais amis de Paris, ceux pour lesquels rien de la Ville, entre toutes magnifique et charmante, n'est négligeable, qui sont dévots à ses moindres reliques, ne manquaient pas de faire, de temps en temps, au survivant, une pieuse visite. Fidèle à ses manières et à son « genre » des temps heureux, il leur dispensait les mêmes agréments qu'à leurs pères et grands-pères. On conçoit qu'aujourd'hui ils versent un pleur sur sa disparition. Pourtant, qu'ils se consolent, qu'ils essaient ! Aux dernières nouvelles, n'annonce-t-on pas que, l'an prochain, non loin de l'Opéra, nous posséderons une nouvelle salle où, à travers la rêveuse fumée de nos cigarettes et nantis d'une « consommation » — bière, cerises à l'eau-de-vie, mazagran, ad libitum *— nous reverrons défiler la « diseuse à voix », l'« excentrique », le « pitou », la « gommeuse », le « chanteur mondain », — cher personnel décidément réchappé au torpillage par le Cinéma et le Music-Hall des vrais cafés-concerts de jadis ?...*

Francisque Sarcey au « Divan Japonais ». — Dessin de H.-S. IBELS.

Caricature de Thérésa chantant : « Rien n'est sacré pour un sapeur ».

LES amateurs de petite Histoire se sont parfois demandé quand étaient nés ces engloutis qui longtemps façonnèrent en partie l'âme de la rue et de l'atelier. Un des écrivains les mieux informés des choses du Spectacle, Georges Montorgueil, datait leur éclosion des environs de 1865. C'était trop peu dire, ou se montrer trop rigoureux. Déjà les sans-culottes ne hantaient-ils pas, près de la place de la Révolution, certain Café Alexandre où les chansons musquées de Gentil-Bernard et de Piron s'acoquinaient au « Ça ira » ? Déjà, sous le Directoire, Mme Tallien n'illuminait-elle pas de ses tuniques transparentes l'élégant Café Corazza qui débitait hymnes de délivrance et refrains polissons avec spiritueux et sorbets ? Un peu plus tard ne voyons-nous pas François de Chateaubriand entrer, un soir, dans un établissement qui, d'aussi près que le jeune écrivain ressemblait alors à René, ressemble à ce qui depuis fut baptisé café-concert ? L'impécunieux vicomte errait le long du quai des Théâtins, lorsqu'il remarqua à la porte d'une ci-devant chapelle une pancarte annonçant un spectacle de funambules et de vaudevilles *gratis*. Or, à peine s'était-il faufilé à sa place que des garçons entrèrent serviette à la main et criant : « Consommez, Messieurs, consommez ! » Je ne me le fis pas dire deux fois, a-t-il raconté, et je m'évadai piteusement aux cris moqueurs de l'assemblée, parce que je n'avais pas de quoi *consommer*. »

Enfin, le Premier Empire ne connut-il pas au moins la « Société du Caveau », où, tout retentissants de sabres et bardés de buffleteries, les militaires venaient, entre deux victoires, applaudir les refrains à la mode ? Après le Premier Empire... Mais ne glissons pas au paradoxe, retenons-nous d'ajouter que, sous la Restauration, le café-chantant florissait au point d'avoir pénétré jusqu'au sein des familles où, après le dîner, au moment du moka et des liqueurs de Mme Amphoux, il était fréquent que chaque convive y allât de sa chansonnette. Et simplement notons qu'à la fin du règne de Louis-Philippe les directeurs de théâtre déploraient la concurrence de tous ces endroits de beuveries et de musiquette qui attiraient le public.

En 1849, un premier café des Ambassadeurs avait été édifié dans les Champs-Elysées. A lui bientôt s'étaient adjoints le Pavillon de l'Hor-

loge, le Jardin d'Hiver, le Château des Fleurs. Au lendemain du Coup d'Etat, Henri Heine, qui, supplicié dans son corps et toujours amoureux de la vie, se faisait porter, les soirs d'été, sur le balcon de son appartement au 3 de la rue Matignon, pouvait écouter les flonflons dont, soixante ans durant, s'égaierait le plus beau coin de Paris.

Cependant, Georges Montorgueil avait quelque raison de rajeunir tellement le café-chantant. Ce dernier, aux approches de 1865, existait en fait depuis longtemps ; en droit il était nul et non avenu. Bâtard de la Limonade et du Spectacle, ses clients auraient jugé vain et ridicule d'attendre de lui bonne tenue et souci artistique. Et peu à peu sans doute il fût retombé au ton résolument débraillé, au discrédit de l'ancien Café Alexandre, si, tout à coup, n'avait paru, trapue et puissante comme une cloche en sa crinoline de satin cerise, des roses éclairant sa sombre coiffure à la Constantin Guys, la bouche large « à engloutir le chef d'orchestre » et « mangeant de la cymbale », entraînante et luronne, noble et populacière, Thérésa.

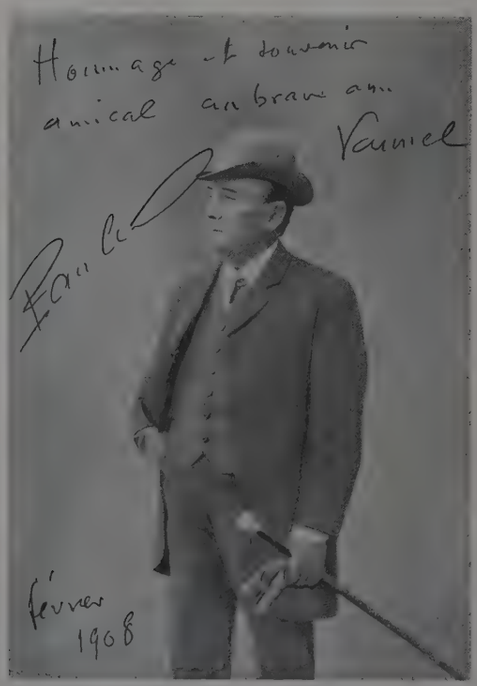
La Femme à barbe, Rien n'est sacré pour un sapeur, les Canards tyroliens, tels étaient les modestes ornements de la couronne qu'elle imposait au front du paria ébloui, — mais de quel geste, de quelle manière ! Car, à l'époque, tous, de Barbey d'Aurevilly à Paul de Saint-Victor, du vieil Auber au chanteur Faure, ont reconnu son talent, tous, même Louis Veuillot dont on connaît la page des *Odeurs de Paris* sur cette « Patti de la chope », sur cette idole qu'il estimait urgent de déboulonner. Vite, en effet, elle était devenue l'objet d'une ferveur générale. Le grand pamphlétaire catholique, en son zèle iconoclaste, avait imprudemment écrit : « Le choc est violent... Ça emporte la gueule... » Après le Faubourg Saint-Antoine et la Rue du Sentier, le Faubourg Saint-Germain avait lui-même voulu en juger. N'osant encore se rendre en pèlerinage à l'Alcazar, il avait pris le détour de convoquer sous ses plafonds peints par Baudry la nouvelle Déesse. L'exemple lui avait été, d'ailleurs, proposé de très haut, par l'ambassadrice d'Autriche-Hongrie, par Pauline de Metternich. La « jolie laide », qui affectait volontiers, avec une suprême élégance, les *allures* de Gavroche, ne s'était pas contentée d'amuser les Souverains, plusieurs fois, pendant les villégiatures de Saint-Cloud ou de Compiègne, en contrefaisant Thérésa. Elle avait eu l'audace, le « culot », dirait-on aujourd'hui, de faire venir celle-ci à l'Ambassade pour secouer de son répertoire la torpeur d'une soirée officielle où assistait le nonce, M^gr^ Chigi, qui, tout de même prévenu à temps, s'était retiré avec mille excuses et regrets, avant que n'apparût l'inspirée de *Rien n'est sacré pour un sapeur* et de *C'est dans l'nez que ça m'chatouille.*

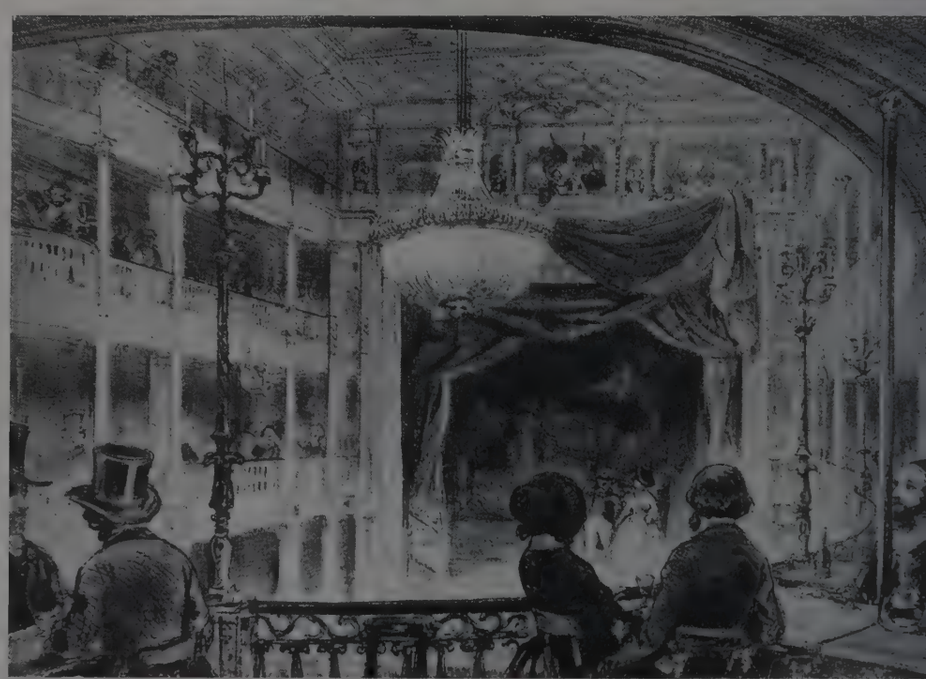
Enfin, l'envoûtement exercé par « la grande artiste de petit lieu » sur tous les mondes s'était tellement développé que le prince Napoléon, le torve Plon-plon, avait fini par la guigner de l'œil, en grondant entre ses dents : « Mille fusils et Thérésa, et je ne fais qu'une bouchée de mon cousin » ; que le Corps Législatif, en ses heures de loyalisme et de vertu, la surnommait « la Corruptrice ». Et ceci comme cela nous comble aujourd'hui d'étonnement ou, si l'on veut, d'admiration.

Mon Dieu, en fallait-il, du talent, voire du génie, pour susciter un enthousiasme quelconque, pour provoquer un quelconque relâchement des mœurs, avec ces chansons « thérésales » dont on constate, quand par hasard on y jette un coup d'œil, qu'elles ne signifient à peu près rien ! Au cours de la première moitié du XIX^e^ siècle, la Chanson avait été politique avec Béranger, rustique avec Pierre Dupont, égrillarde avec Désaugiers, sociale avec Darcier, sentimentale et enjouée avec Nadaud. Elle était devenue, au Second Empire, parfaitement imbécile.

Elle ne commença de se ressaisir un peu qu'aux lendemains de la Commune. *L'Amant d'Amanda,* évidemment, ce n'était pas de la première force, mais, enfin, n'y avait-il pas là comme une gouttelette de cette lumière qui inonde « le Moulin de la Galette » de Renoir ? Libert, en rase-pet à carreaux, en pantalon collant à pattes d'éléphant, chante partout cette turlutaine. Elle devient la « scie » d'un peuple renaissant à la douceur de vivre, bien que parfois encore tout frissonnant de ses blessures. Avec transport et larmes il applaudit une Thérésa renouvelée, transfigurée. Ayant mis au rencart les inepties de son ancien répertoire, d'une bouche ne mangeant plus simplement « de la cymbale », mais une fanfare tout entière, elle lance, par-dessus les bocks immobiles et les pipes s'éteignant, cette *Marseillaise* que Rachel se contentait, dit-on, de « râler », et qu'elle, elle seule, sait chanter d'un cœur tout instinctif et tout français. Lorsque sa voix aura faibli, ce sera à la Bordas et à Amiati que reviendra la mission d'entretenir la flamme patriotique au Caf' Conc'.

J'ai dit : Caf' Conc'... C'est que, maintenant, la vie marche toujours plus vite et qu'en ce lieu où, tant bien que mal, se réfléchit l'esprit du temps abondent l'élision et le rapide sous-entendu. Les auteurs composent





De haut en bas : *Théo. Caricature de Libert. Paulus.*

Un café-concert à la fin du règne de Louis-P

leurs chansons d'autant d'apostrophes que de syllabes ; ils semblent n'avoir plus le loisir d'écrire entièrement aucun mot. A Théo, à Anna Judic, le soin délicat de combler ces brèches linguistiques ! Par un geste ébauché, par un demi-sourire, elles disent tout et le reste, à ravir. A les entendre, à les regarder, les plus épais spectateurs se croient l'esprit délié. Grâce à ces deux jolies divettes qui ont apporté au Caf' Conc' un lointain reflet, une vague écho des Fêtes Galantes, ce que le commun des mortels comprend à merveille, en tout cas, c'est que l'on se trouve ici, aux Ambassadeurs, à l'Alcazar d'été, par les belles nuits, sous ces grands marronniers fardés de lumière et roucoulants, en un des points du monde où tout prend couleur de volupté.

Anatole France et Jules Lemaître ont eux-mêmes avoué le charme si aisément subi en ces temples feuillus « dédiés à Vénus parisine », tout en souhaitant que les libations s'y accompagnassent d'un peu plus d'art dans les strophes à la louange de la Mère des Grâces, et qu'elle-même y fît un peu moins cascader sa vertu. Elle s'entourait alors, sur son autel, je veux dire sur la scène, de certaine couronne de prêtresses dénommée « la Corbeille » et qui, souvent, n'était même pas la corbeille des pêches à quinze sous dont parle Alexandre Dumas fils dans *le Demi-Monde*. En attendant que cet autre attrait trop voyant du Caf' Conc' disparût vers 1890, une « vedette » de l'Alcazar, M^lle^ Demay, la rebondie et cordiale Demay, réjouissait particulièrement Jules Lemaître. Ne résistant plus au désir de partager sa joie avec son bon maître Renan, il combina de lui faire entendre la chanteuse dans un salon ami : « Mademoiselle, j'ai beaucoup entendu parler de vous », lui dit au moment des présentations, avec une politesse épiscopale, l'auteur de *l'Avenir de la science*. « Moi aussi, Monsieur, de vous ; c'est réciproque », lui répondit, de puissance à puissance, la « créatrice » de *J' cass' les noiset' en m'asseyant d'ssus*. Au déclin de sa vie, le délicieux critique « impressionniste » riait encore de ce colloque.

En revanche, l' « astre » de café-concert qui paraît l'avoir beaucoup agacé, ce fut Paulus. Ce pétulant Gascon eut, en effet, je crois, mille fois plus de talent que de veine. Au début de la folie boulangiste, ayant un soir, dans un établissement des Champs-Elysées, sauté et braillé « *En r'venant d' la Revue* », il fut, encore tout gigotant, mouchoir noué autour du crâne, chapeau au bout de la canne, hissé sur le pavois par la foule qui le confondait presque avec « l' brav' général ». Son règne bruyant fut de courte durée, comme la tragi-comique méprise dont il avait été le héraut.

Etoiles de diverses grandeurs qui avez scintillé devant quelques saisons ! Ombres de Paula Brébion, d'Eugénie Buffet, de Valti, de Jeanne Bloch ! Ombres de Mercadier, de Kha-mill, de Darius M., de Fragson, de Polin ! Ombres déjà moins distinctes de tant de vos rivaux et camarades ! pardonnez-moi aujourd'hui, dans ces autres champs Elysées où vous êtes, de ne pas vous évoquer moins rapidement ! En terminant, il me faut parler d'Yvette Guilbert, sous le signe de laquelle le Caf' Conc' resplendit en bouquet de feu d'artifice.

En sa fameuse robe verte et ses fameux gants noirs, elle apparut bourgeoisement opulente à ceux de ma génération, aux lendemains de la guerre de 1914. Vingt ans auparavant, Muse et Madone des temps « rosses », « fin de siècle » et « décadents », elle avait été mince et pliante comme roseau ! Le « Divan Japonais » et le « Concert Européen » avaient accueilli ses débuts. C'est en l'un et l'autre de ces établissements que le génial nabot Toulouse-Lautrec fit d'elle ces croquis et portraits magnifiques qui déchaînaient l'indignation (ah ! ces grands connaisseurs !...) d'Edmond de Goncourt et de Jean Lorrain. Puis, pour Yvette, ce fut la gloire, une gloire mondiale. De ce petit art d'interpréter une chanson elle avait fait un art tout court. Nombreux encore sont ceux qui se rappellent l'originale cocasserie qu'elle mettait dans *le Fiacre, Madame Arthur*, de Xanrof, de Jules Joüy, dans *le Jeune Homme triste*, de Maurice Donnay. Pendant la dernière partie de son existence, se renouvelant comme l'avait fait Thérésa, elle se dévoua au folklore, aux vieilles chansons de France avec un immense talent. Mais ce n'était plus la vraie Yvette. La vraie, la grande était restée là-bas, aux environs de 1900, dans le premier éclat de son triomphe et dans l'apothéose du Caf' Conc'.

Car celui-ci, alors, grâce à elle, plus que jamais prospère, allait peu à peu s'abîmer. Bientôt tout un nouvel équipage commencerait d'abandonner le bâtiment. Je n'ai pas, au cours de ces lignes, nommé un Dranem, un Mayol, une Polaire, ni M^lle^ Mistinguett et M. Maurice Chevalier, qui très vite passèrent au Music-Hall ou au Théâtre. En ces années 1905-1914, je me souviens, notre jeunesse entendait Anna Thibaud, Paulette Darty chanter de ces « valses lentes » — *Fascination... Quand l'amour meurt* — dont nous ne soupçonnions pas qu'elles étaient des « berceuses » autour de si aimables et légères choses à présent endormies, sinon pour toujours, pour longtemps.

Photographies Harlingue et *France-Illustration*.

« *La Chanteuse de café-concert* », *par Manet*.

De haut en bas : « *Yvette Guilbert* », *par Toulouse-Lautrec. Anna Thibaud. Polin.*

LES ENRICHISSEMENTS DU MUSÉE CARNAVALET

BUSTE DE L'ACTEUR BRASSEUR, UNE DES RARES SCULPTURES DE CAPPIELLO. DON DE Mme CAPPIELLO, 1944.

COMME tant d'autres musées de France, Carnavalet a connu, depuis 1940, malgré les difficultés de la guerre et de ses suites, le privilège de s'enrichir, sans éclat peut-être, mais sans arrêt non plus.

A côté de quelques achats où la chance a suppléé la raréfaction des crédits officiels, beaucoup de dons d'œuvres éloignées parfois — souvent même égarées — s'y sont regroupés, dus à l'intérêt et à la sympathie d'amis déjà connus ou nouveaux : dessins, tableaux, médailles, sculptures, meubles, costumes, gravures ont ainsi accru entre ses murs le patrimoine d'art et d'histoire que plusieurs générations ont recueilli au bénéfice du passé glorieux de Paris.

Sur ce programme, Carnavalet vient de rassembler et de présenter des objets venant de dons ou d'acquisitions qui touchent tous les points d'un si vaste ensemble : aspect des rues, scènes de la vie mondaine ou publique, cérémonies municipales ou officielles, activité des anciennes corporations comme des métiers actuels, échos des théâtres ou des cabarets, élégances du XVIIIe siècle ou de la IIIe République, profils de musiciens ou de littérateurs célèbres... Chaque visiteur ne peut-il ainsi, sur les murs et sous vitrines, retrouver un instant un acteur de cette longue histoire et, devant la réalité de l'œuvre, donner à l'image imprécise de son esprit une forme durable qui le transforme lui-même en un témoin de tous les temps ?...

Que ce soit au hasard d'un achat direct ou fait à l'Hôtel Drouot, ou bien grâce à l'attentif et permanent appui des « Amis de Carnavalet », ou par le détachement généreux d'un collectionneur de Paris ou de province, d'Amérique ou de Grande-Bretagne, ou encore en accomplissement d'un désir libellé au soir d'une existence, chacun de ces objets, en comblant une lacune, apporte aussi la renommée d'un grand maître ou le charme d'un talent sensible : aquarelles ou crayons du chevalier de Lespinasse, de Raguenet, de Maréchal, de Bonington, de Corot ou, tout près de nous, de Monique Jœrgensen et de Quizet ; toiles de Coypel, de Deshays, de J.-B. de Troy, d'Hubert Robert, de Vien, de Mlle Bouliard, d'Appiani, de Puvis de Chavannes, de Béraud, de Forain, de Jules Cayron, de Marcel Baschet ; sculptures de Rosset, de Roland, de Frémiet, de Carrier-Belleuse, de Cappiello ; meuble de Carel ; médailles de Dupré et d'Andrieux : quel palmarès de noms d'artistes ayant vécu à Paris et l'ayant aimé !...

A côté, des objets anonymes, mais dont l'intérêt parisien n'est pas moindre : pièces de céramique, estampes au burin ou à l'eau-forte, et, surtout, ces costumes, témoignages élégants et fragiles de la mode parisienne, trop souvent œuvres de créatrices ignorées ou de « petites mains » sans orgueil : toilettes de la cour impériale, jupes en corolle des jeunes filles de Mme de Ségur, robes à « poufs » du Second Empire, sorties de bal de Paul Poiret, petits souliers des belles amies de Balzac et d'Octave Feuillet, chapeaux à fleurs qui ravissaient Marcel Proust et que classait le goût difficile de Boni de Castellane...

Dans ces deux salles, qui condensent avec davantage d'intensité encore que les autres plusieurs siècles de l'histoire de Paris, Carnavalet remerciera tous ses amis, pendant quelques semaines, de cette générosité qui demeure, à travers les vicissitudes du présent, le plus constant et le plus pur des sentiments collectifs.

FRANÇOIS BOUCHER,
Conservateur du musée Carnavalet.

ANDREA APPIANI (1754-1817). — PORTRAIT DE Mme HAMELIN. LEGS DE Mme HEURTEAULT.

A. CARRIER-BELLEUSE. — BUSTE DE MARGUERITE BELLANGÉ, ACQUIS EN 1947.

JEAN-LOUIS FORAIN (1852-1931). — « LOGE. ». DON DE Mlle COLOMBIER DE DION, 1947.

LES LIVRES

par ANDRÉ ROUSSEAUX

DEBUSSY ET LA RENAISSANCE DE 1900

Au lendemain de la mort de Bergson, dans un hommage au philosophe qui fut édité en Suisse (la France était captive de la honte), on pouvait lire les lignes que voici : « L'époque qui va de 1880 à la guerre de 1914, et dont on apercevra plus tard, espérons-le, toute la grandeur, est caractérisée par un effort général pour remonter à la source, et cet effort est essentiellement une exigence de liberté. » L'auteur de ce texte, le R. P. Ganne, rassemblait autour de Bergson de grands poètes de son époque, des peintres aussi, des musiciens, pour montrer comment tous les génies de ce temps, ou presque tous, avaient convergé dans ce même effort, vers cette même exigence. Quant à la musique, il disait notamment : « Debussy est venu nous rappeler que les « règles » de la musique étaient faites par l'esprit et pour l'esprit, afin qu'en elles il s'exprime, qu'il devait se les assimiler, les réinventer perpétuellement (...). L'Art de la Fugue lui-même est et doit être une école de liberté. » Je me suis souvenu de ces pages en lisant le livre de M. Léon Oleggini, *Au cœur de Debussy* (Julliard).

Non que je veuille insister plus qu'il ne convient sur le rapprochement entre Bergson et Debussy. Comme j'allais me livrer à cette incursion dans le jardin de la musique, que Robert Kemp cultive avec tant de goût et d'esprit, j'ai consulté là-dessus notre ami. Son avis est formel : la révélation de la pensée bergsonienne et l'éclosion de l'œuvre de Debussy sont à peu près simultanées. La chronologie ne permet donc pas de penser qu'il y ait eu influence de l'une sur l'autre. Mais cela n'interdit pas de parler de rencontre.

C'est que ce fait M. Oleggini lorsqu'il écrit : « Henri Bergson a eu, dans le domaine de la psychologie et de la métaphysique, une influence analogue à celle de Debussy dans le domaine esthétique. » Ce n'est pas la première fois, d'ailleurs, qu'on suggère cette comparaison et qu'on oppose, suivant la fameuse formule bergsonienne, le *se faisant* au *tout fait* : la musique de Debussy relevant du *se faisant,* et rompant par là avec le code du *tout fait,* dont la loi régnait avant lui. M. Oleggini reprend ce parallèle quand il nous dit : « De Bach à Wagner la musique a opéré une évolution fermée, qui se suffit à elle-même, mais qui est appelée, d'après les lois de la coexistence, à se désagréger (...). Mais à partir de Debussy, et à son exemple, la musique se dégage de l'étreinte, s'ouvre à l'expression même du devenir et s'oriente, comme la vie, dans le sens de l'intuition. » Ce qui autorise à conclure : « Aussi, peut-on appeler le courant musical qui part de Debussy *musique ouverte* ou dynamique, selon les termes mêmes de Bergson, par opposition à la *musique fermée* ou statique de la musique classico-romantique. »

Il faudrait, me semble-t-il, se garder d'insister sur ces derniers termes. L'invention perpétuelle qui jaillit chez Wagner, et chez Bach encore bien mieux, s'accorde mal dans notre esprit à l'idée de « musique fermée ». Peut-être vaudrait-il mieux dire que cette musique-là est ouverte à l'idée créatrice dont elle est fille. Mais, ce qu'il faut ajouter aussitôt, c'est que la musique de Debussy procède d'une *autre* création, nous fait entrer dans un *autre monde,* et que par là Debussy est un génie novateur comme il n'y en a pas eu beaucoup dans l'histoire civilisée. Ce qui fait que M. Oleggini ne craint pas d'écrire : « Je ne vois que deux styles dont les musiciens se sont nourris respectivement à la suite de leurs maîtres : c'est celui de Bach et celui de Debussy. Bach et Debussy sont les deux grands noms de la musique universelle, dont ils se disputent le premier rang. » Là me paraît être le point important de cet essai sur Debussy : le grand musicien est mis à sa place, qui est primordiale, dans le renouvellement profond de la civilisation dont l'année 1900 est à peu près le pivot.

Le R. P. Ganne, dans les lignes que nous citions en commençant, a bien raison de dire qu'il faudra tôt ou tard se rendre compte de la grandeur de cette époque. Ce qu'on a le mieux vu, jusqu'à présent, ce sont ses gentillesses mineures : les vers de Rostand, la musique de Massenet, M. Loubet et *Viens, Poupoule.* La vérité est qu'entre la fin du XIXe siècle et le commencement du XXe s'ouvre une révolution, ou une renaissance, comme on voudra, telle qu'il n'en arrive qu'une ou deux par millénaire au cours de l'histoire des civilisations. Et ce sont des génies français qui en ont été les initiateurs : en philosophie, un Bergson, en littérature, un Péguy, un Proust, un Claudel, en musique, un Debussy ; Manet, en peinture, avait déjà donné le signal auparavant. Que se passe-t-il alors ? On entre, comme nous le disions plus haut, dans un autre monde ; on assiste à des créations humaines absolument neuves, qui ne doivent rien à l'imitation de ce qui a été fait antérieurement. Pareil renouvellement ne s'est pas vu depuis la Renaissance du XVIe siècle.

Il n'est pas question, faut-il le dire, de rejeter comme de vieilles défroques les grandes œuvres du monde d'avant. Mais il s'agit de montrer que jusqu'à la révolution de 1900, ce monde a pu évoluer sur lui-même, il n'a subi de changement fondamental. Malraux l'indique très bien dans sa *Psychologie de l'art* : il y a un monde de la peinture, qui va de Vinci à Manet, et à l'intérieur duquel la continuité se poursuit depuis l'avènement de Vinci, jusqu'à ce que l'avènement de Manet vienne tout changer. De même, M. Oleggini y insiste, Beethoven et Wagner procèdent de Bach plus qu'ils ne sont en réaction contre lui ; la révolution n'arrive qu'avec Debussy. (Et n'oublions pas que le mot *révolution* a le double sens de changement violent et de retour au principe : si bien que Debussy ne se met pas seulement en rupture avec les continuateurs de Bach, il fait retour à l'origine, il revient puiser à la source aussi directement que Bach l'a fait lui-même ; on pourrait dire que s'il rompt avec la postérité de Bach il rentre en fraternité avec lui.) Enfin, et de même aussi, en littérature, la véritable révolution est celle de 1900, elle ne date pas d'avant : les romantiques procèdent des classiques plus qu'ils ne s'y opposent ; ils n'ont fait qu'une révolution manquée. Ce sont les poètes géants de 1900 qui ont fait des créations toutes nouvelles, à partir desquelles il est apparu que l'époque précédente avait fini de créer. Cela ne veut pas dire que Racine est à mettre au rancart (ni, certes, le divin Bach). Mais l'admiration que mérite le Parthénon n'autorise pas l'église de la Madeleine à passer pour un chef-d'œuvre.

Seulement, presque tout le monde est habitué à la Madeleine. C'est pourquoi beaucoup de gens ne s'aperçoivent pas d'avènements révolutionnaires comme ceux des génies de 1900, par lesquels leurs habitudes risqueraient d'être dérangées.

Je ne terminerai pas cet article sans témoigner que j'honore aussi la musique classique, même quand elle est romantique. Il vient de paraître sur *les Neufs Symphonies de Beethoven* (Ed. Fides) un livre qui est un chef-d'œuvre d'explication de texte. Dieu sait si les neuf symphonies passent pour être rebattues, encore que la clientèle des concerts dominicaux ne s'en lasse pas. Et Dieu sait aussi que, pour en restaurer l'attrait à mesure qu'on les ressasse, on a inventé tous les commentaires possibles, tirés de l'histoire et de la philosophie. Une montagne de mauvaise littérature écrase Beethoven, croule sur la pastorale et fait du bla-bla avec les coups du destin.

Le petit ouvrage dû au R. P. René Girard nous libère de tout cela. Il démontre que la vie des chefs-d'œuvre est dans leur texte, et qu'il suffit de savoir les lire pour l'y retrouver. Rien d'autre dans ce livre qu'une claire analyse des œuvres elles-mêmes. A chaque page, les thèmes de chaque mouvement et les motifs annexes sont reproduits tour à tour. Le commentaire explicatif est comme épinglé à la musique elle-même, par tous ces signes. Ouvrez votre radio ou faites tourner vos disques. Suivez l'audition en tournant les pages du R. P. Girard. A moins que vous ne soyez un musicien qui connaît déjà Beethoven à fond (alors ce livre ne serait pas pour vous), ces symphonies, dont vous fredonniez quelques notes comme une rengaine, vous révéleront maintes richesses et maintes beautés que vous n'aviez pas aperçues. Cet ouvrage de culture musicale a sa place dans la bibliothèque de tous les honnêtes gens. Les jeunes, en particulier, en tireront plaisir et profit.

LE THÉATRE

par YVES GANDON

DE L'ÉTOILE A MÉDRANO

C'était une excellente mais dangereuse idée que de reprendre, en 1948, une revue de Rip composée, pour l'ensemble, en 1938. La revue vit essentiellement d'actualité. Passé quelques saisons, sa pointe s'émousse, son humour ne touche plus, son charme se fane. Le directeur du théâtre de l'Etoile n'a pas reculé devant l'expérience, et je ne pense pas qu'il ait à s'en plaindre. Je regrette seulement qu'il ne l'ait pas poussée jusqu'au bout. C'est une revue des revues de Rip qu'il aurait dû nous donner, une revue puisée dans la centaine d'échantillons du genre semés par le maître revuiste en trente ans de Boulevard. Nous y aurions trouvé un plaisant panorama des grandeurs et des petitesses, des facéties énormes et des drames mesquins au milieu de quoi la Troisième, une et indivisible, sut souvent retrouver le simple visage du bonheur. La rétrospective, à coup sûr, n'eût manqué ni de sel ni de variété, et je souhaite qu'un directeur avisé nous en offre un jour le régal.

En attendant, la revue du théâtre de l'Etoile rassemble opportunément en bouquet ce qu'il y avait de meilleur dans les dons très particuliers de Rip. Ce Parisien à la vieille mode était surtout un improvisateur-né. Désinvolture, fantaisie, rapidité d'esprit faisaient le fond de son talent. Il était aussi fin lettré et savait trousser le couplet avec une aisance qui s'est perdue depuis. Passablement cocardier, sous une apparence anarchisante, et paradoxal sans aigreur, porté sur le calembour et, à l'occasion, sur la romance, il faisait avec tout cela un cocktail propre à exciter l'intellect et où l'on s'accordait à reconnaître la quintessence de l'esprit parisien.

La première partie de la revue d'aujourd'hui — et d'hier, hélas ! — porte évidemment sa date. Si lestement enlevés que soient des tableaux comme *l'Orgie romaine* et *les Congés payés,* ils ont perdu beaucoup de leur accent. *La Femme en vert,* figurant l'espérance sous les aimables traits de Mlle Mireille Perrey, ne nous rappelle que le deuil de nos illusions. *La Fin du monde,* skecht inédit de Rip, écrit en

1918 et représenté pour la première fois, met en scène le survivant et la survivante (il n'en est pas davantage) de la dernière guerre. A eux deux, ils repeupleront la terre, et leurs premiers fils s'appelleront Caïn et Abel. On retrouve là ce pessimisme, tour à tour attendri et grinçant, qui flottait dans la fumée de l'éternelle cigarette de Rip.

Dans la seconde partie réapparaît ce Cognace, type de l'ouvrier communisant et patriotard, internationaliste et chauvin, en qui le revuiste incarna souvent avec bonheur les qualités et les défauts du peuple des faubourgs, qu'il aimait et connaissait bien. C'est la fameuse scène *Sur les toits*. Autre scène d'une actualité singulière : *les Bons Villageois*, qui n'a rien perdu de son piquant. Et il faut signaler encore *le Beau Rôle*, où la courtelinesque situation du commis de perception-auteur dramatique donne texte à un moment de haute bouffonnerie. MM. Pierre Destailles, Gabriello, René Génin, Mlles Jacqueline Roman, Mireille Perrey, déjà nommée, et Line Dariel animent chaque tableau de leur bonne humeur, et la danseuse américaine Barbara La May, notamment dans *l'Orage*, montre qu'elle n'a rien perdu de son extraordinarie souplesse ni de sa beauté plastique.

Hors revue, le théâtre de l'Etoile préside à la rentrée parisienne de Charles Trenet. Le jeune et joyeux chanteur, retour d'Amérique, où il a écrit une quinzaine de chansons nouvelles, les répand maintenant avec le même entrain qui a fait sa légitime renommée. J'avoue goûter médiocrement une chanson comme *la Mer*, cependant saluée d'ovations par le public. Trenet y use de moyens peu dignes de lui, et le texte est très faible. J'en dirai autant de *Seul depuis toujours*, dont la mièvrerie sentimentale va jusqu'à tomber dans la cornichonnerie tout court. Si Charles Trenet s'obstine à vouloir rivaliser avec l'ancien répertoire des Fragson et des Georgel, il est perdu. Heureusement, il chante aussi, dans sa meilleure manière, où l'humour enrobe le sentiment et où une fine observation se relève de fantaisie cocasse. *N'y pensez pas trop*, *Formidable*, *De la fenêtre d'en haut* et *Cœur de palmier*. Nous l'y avons retrouvé tout entier, mais qu'il se méfie. Si jeune encore, il ne doit pas dériver sur la voie de la facilité. Il a renouvelé la chanson française ; il lui appartient de ne pas se vulgariser par la culture méthodique du poncif.

COGNACE (GABRIELLO) ET SON « COPAIN » (RENÉ GÉNIN) DANS LA SCÈNE DE RIP « SUR LES TOITS ». Phot. Lipnitzki.

Le cirque Médrano, à l'occasion de son cinquantenaire, présente un programme d'une agréable variété et, en même temps, d'une composition toute classique. Le clou de la séance, ou, si l'on préfère, son attraction principale, a pour acteurs « les Diables du ciel », une dizaine de funambules, tous venus de cette fameuse troupe Camilla Mayer qui, l'an dernier, accomplit au Parc des Princes, en plein air, de vertigineuses prouesses. Leur numéro de Médrano, moins spectaculaire, la hauteur n'étant pas la même, nous offre cependant ce qui se fait de mieux dans la spécialité. Tous les exercices avec balancier, de l'homme seul portant une femme sur ses épaules, au couple maintenant sur une barre une chaise en équilibre, où un enfant se tient assis, sont présentés comme un jeu facile. Les exercices jumelés à bicyclette et le grand écart sans balancier, puis un ballet général sur le fil de fer complètent une exhibition remarquable à tous égards.

Le second numéro « à sensation » est fourni par « les sept vagabonds de Borrah Minevitch », qui nous viennent de Hollywood. Minevitch était, nous dit-on, vendeur de journaux à Boston. Il groupa un jour six camarades, tous joueurs d'harmonica, et composa avec eux un sketch burlesque, où le nain Johnny Puler, baptisé un peu vite le « nouveau Little Tich », mordant et jouant du poing, remplit l'office de mouche du coche. Le succès a été immense aux Etats-Unis. Nous trouvons ce numéro musical agréable et un peu longuet.

Les indispensables jongleurs s'appellent les Arizonas, et nous apparaissent empanachés de plumes comme des Sioux authentiques. Un homme et deux femmes fort gracieuses lancent, aussi haut que possible, de nombreux tomahawks, puis des torches allumées avec une adresse sans défaillance. Je citerai encore les nains boxeurs Ludo et Roberto ; les deux Mangini, qui, dans leurs exercices de force pure, font admirer une magnifique musculature, et les Barr and Estes, dans leur mimique à la Mark Twain.

Reste la cavalerie Kavaljos, qui nous montre six chevaux forts bien dressés. Mais qui nous rendra les belles écuyères d'antan ? Qui nous rendra aussi les grands clowns de la lignée des Fratellini ou de Footit et Chocolat ? Manetti et Mimile s'efforcent à renouer avec la grande tradition, sans parvenir à nous faire oublier leurs prédécesseurs. Mais reconnaissons que, dans l'ensemble, le spectacle de Médrano est de très bonne qualité.

LE CINÉMA

par DENIS MARION

ODD MAN OUT

LES AMANTS DE PONT-SAINT-JEAN

ODD MAN OUT se passe à Belfast, en Irlande du Nord. Une organisation illégale commet un vol, au cours duquel le caissier est tué. L'assassin, blessé, sera recherché toute la nuit par la police.

Le film atteint une grande beauté, en ce qu'il a délibérément sacrifié l'aspect anecdotique de cette histoire à son intérêt poétique (l'évocation d'une grande ville, la nuit) et à sa valeur humaine (les thèmes de l'homme traqué, de la solidarité entre complices, de l'amour triomphant dans la mort).

Les grands artisans de la réussite du film sont le réalisateur Carol Reed (auquel on doit cette vigoureuse évocation de la vie des mineurs : *Sous le regard des étoiles*) et l'opérateur Robert Krasker (qui a dirigé la prise de vues de *Henri V* et de *Brève Rencontre*). Ce n'est pas que leur travail soit impeccable, loin de là : je n'aime pas du tout les surimpressions dans la mousse de la bière ni l'animation des toiles de l'atelier. Mais ils ont su donner à la plupart des scènes une intensité poétique, ne se bornant pas à assurer l'exactitude des gestes et des paroles, mais leur conférant une résonance symbolique.

L'interprétation est d'une homogénéité rarement atteinte. James Mason, dont la prestance physique est indiscutable, est entouré d'excellents acteurs, venant presque tous du théâtre de Dublin, ce qui leur permet de jouer au naturel leur rôle d'Irlandais.

Le point de départ du scénario de Jean Aurenche était prometteur : les remous du Rhône déposent toujours au même endroit les corps des suicidés qui se jettent dans le fleuve. La commune de Pont-Saint-Jean se passerait de ce privilège ainsi que de la présence de deux vieux clochards, un homme et une femme, dont la vie extra-conjugale est un scandale perpétuel.

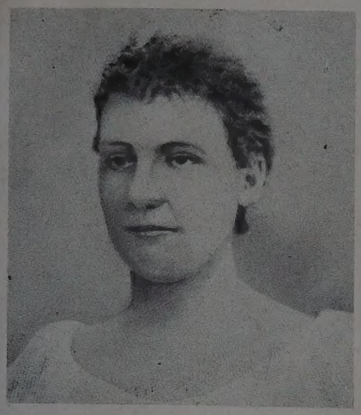
Par malheur, le traitement qu'a subi par la suite cette idée et les développements que lui ont donnés le dialoguiste René Wheeler et le réalisateur Henri Decoin sont tristement décevants. A partir du moment où il a été entendu que ce serait Michel Simon et Gaby Morlay qui joueraient le couple de pochards, le souci de gonfler leur rôle de pittoresque a primé toute autre considération. Or, si le pittoresque est une excellente chose quand il jaillit de source, il n'y a rien de plus attristant lorsqu'il est fabriqué sur commande. A force d'être trop bien servis, Michel Simon et Gaby Morlay ont l'air d'exécuter un numéro sans rapport avec le reste du film. En dépit de leur grand talent, ils ne peuvent pas s'en tirer à leur honneur, car le côté déplaisant que prennent, d'une part, la soulographie féminine et, d'autre part, la grivoiserie entre des personnages qui ne brillent ni par la jeunesse ni par le charme physique est encore accentué par la brutalité de l'écran.

Il est plus étonnant de voir un vieux routier comme Henri Decoin, dont les films, depuis la libération, avaient toujours eu une qualité technique incontestable, s'être empêtré de la sorte dans les méandres d'une histoire qui ne cesse pas un instant de piétiner. Il n'a même pas réussi à tirer parti du cadre naturel, pourtant admirable, de la vallée du Rhône ni de l'atmosphère qui y règne. Pourtant une scène montre ce qu'il est capable de faire : le repas de noces au cours duquel les convives chantent une vieille chanson dont l'air comme les paroles m'ont ravi :

Boire un coup de vin, c'est agréable ;
Boire un coup de vin, c'est doux,
Mais il ne faut pas rouler dessous la table, etc.

Je suis d'ailleurs toujours étonné que les auteurs de films ne puisent pas plus souvent dans ce trésor inépuisable des chansons folkloriques : il est vrai que leurs contemporains leur donnent le mauvais exemple en négligeant complètement cette source intarrissable de poésie et de mélodie. On attend qu'un sociologue nous explique pourquoi, en un siècle, la France est devenue l'un des pays où l'on chante le moins.

PETITES CHRONIQUES



Mme SAVORGNAN DE BRAZZA

Le 19 janvier ont été célébrées, en la cathédrale d'Alger, les obsèques de Mme Savorgnan de Brazza, veuve de l'illustre explorateur français.

Agée de quatre-vingt-sept ans, elle avait épousé Savorgnan de Brazza en 1895. Depuis la mort du fondateur de l'Afrique noire française, survenue en 1905, elle demeura à Alger, où elle menait une existence modeste et retirée.

LA BONNE VOLONTÉ FRANCO-AMÉRICAINE

L'Association de la bonne volonté franco-américaine vient, pour la première fois depuis 1939, de se réunir à Paris, sous la présidence de M. Fernand Baldensperger, professeur honoraire à la Sorbonne et à l'Université de Harvard. Cette association, créée, en 1925, par le regretté Jules Siegfried, a pour but principal de développer chez les jeunes les liens qui unissent la France et les Etats-Unis, en leur faisant connaître la vie intellectuelle et artistique des deux nations amies.

Le prix que l'Association décernait chaque année, au lieu d'être offert à un seul collège ou à une seule université, sera désormais, ainsi qu'il avait été décidé pendant la guerre en Afrique du Nord, attribué à dix établissements parmi ceux qui auront le mieux contribué à resserrer l'amitié franco-américaine.

C'est pourquoi, si le grand prix 1947 a été décerné au Collège féminin de Mills, à Oakland, neuf autres établissements des Etats-Unis ont également été désignés comme lauréats.

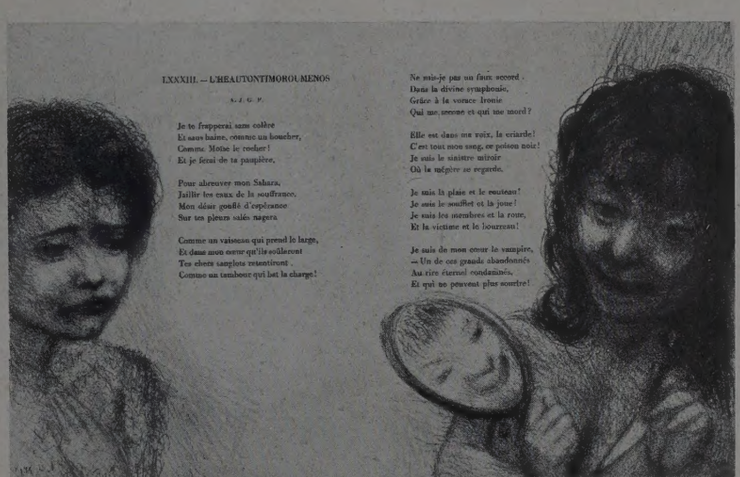
L'association, qui se réunira désormais à Paris, a voulu que soient ainsi renforcées les relations amicales entre les collèges et les universités de France et des Etats-Unis.

Mme Savorgnan de Brazza, accompagnée de la vice-présidente (à droite), visite un cimetière près d'Alger.

BIBLIOGRAPHIE

M. Marcel Sautier vient d'éditer *les Fleurs du mal,* de Charles Baudelaire — Spleen et Idéal — ouvrage illustré de cent cinquante lithographies originales d'Edouard Goerg. Il expose actuellement dans sa librairie le volume avec l'admirable série des lithographies de cet artiste. Celui-ci est pénétré de l'esprit baudelairien. Goerg est, en effet, un visionnaire dont le lyrisme poétique l'élève vers les nues où règne le poète.

Ces cauchemars et ces rêves, ces apparitions et ces réalités, ce romantisme exalté et ce classicisme méditerranéen, cette satire et cet idéal, tout ce qui fait le génie de Baudelaire, Goerg a su l'assimiler et l'a traduit avec un sentiment d'étrange poésie.



Deux des cent cinquante lithographies originales pour les Fleurs du mal, *de Baudelaire, exposées par Edmond Goerg chez l'éditeur Marcel Sautier.*

Au service de la jeunesse

Les Editions Familiales de France viennent de publier quatre ouvrages concernant le problème de l'enfance malheureuse.

Cet ensemble constitue une série cohérente unique en son genre, qui permet de faire le tour d'une question dont l'actualité n'a pas à être soulignée.

Les Enfants devant leurs juges, par Jean Chazal, aborde le problème par son aspect le plus tragiquement frappant : l'immense et pitoyable troupeau des enfants conduits devant les tribunaux. M. Chazal est lui-même un « juge d'enfants ». Il expose la question avec toute la compétence d'un spécialiste et transporte le problème du plan juridique au plan humain avec autant de cœur que de clairvoyance.

Ker Goat, par Henri Joubrel, est une monographie consacrée au centre de rééducation de Ker Goat, en Bretagne, dont l'histoire, on pourrait dire l' « épopée », est déjà connue en Bretagne et dans les milieux spécialisés et qui commence à l'être aussi du grand public. La première édition en fut rapidement épuisée. Une seconde édition vient de sortir des presses (octobre 1947), et l'auteur en a profité pour mettre à jour son récit.

Les Problèmes de l'enfance délinquante reproduisent les textes de quinze conférences données sous les auspices du centre scout « Méridien » ; les points de vue sont variés et riches en réflexions et en suggestions tant sur les causes du mal que sur les méthodes de relèvement. Tous sont inspirés par un même esprit réaliste, jeune, optimiste.

La Dissociation familiale et les troubles du caractère chez l'enfant, par le docteur Menut, est une étude technique, dont la double conclusion est que, dans la majorité des cas, la délinquance juvénile est due à la désunion des parents et que le centre de rééducation devra, autant que possible, posséder les caractères du véritable foyer familial.

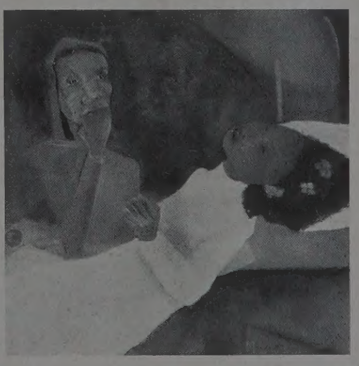
Les Editions Arthaud, de Grenoble, continuant leurs remarquables séries d'ouvrages sur les provinces françaises, viennent de publier *les Basques,* de Philippe Veyrin, volume qui avait déjà été publié à Bayonne, en 1943, par le Musée basque. A cette époque, cet ouvrage avait déjà rencontré le succès légitime qu'il mérite tant par la qualité de ses illustrations que par celle du texte, qui passe en revue l'histoire et les coutumes de ce petit peuple dont les origines soulèvent toujours tant de controverses.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Les anciens élèves de l'Ecole Boulle ont organisé, à la Galerie Maurs, une exposition d'art décoratif intitulée *Joies de l'outil.* On y trouve un ensemble d'œuvres de goût, dans la tradition du Salon des Artistes décorateurs, parmi lesquelles les grands vases-candélabres en céramique grise ornés de bougies mauves, exécutés par G. Jouve, se distinguent particulièrement.

L'art d'Olga-Maria Rubin-Beaufils relève de la féerie. Elle possède une vision pure, élevée et parfois chimérique, des êtres et des choses, tout en leur gardant leur écorce tangible et charnelle. Son style dépouillé, synthétique,

La messe de la Saint-Hubert, à Notre-Dame de Paris, le 18 janvier.



Olga-Maria Rubin-Beaufils. — « Pourquoi la guerre ? » Galerie Lucy Krohg.

UN SUCCÈS MONDIAL

PEARL BUCK

PAVILLON DE FEMMES

roman

1 vol. 230 fr.

STOCK

LE DOUZIÈME NUMÉRO DE

France ILLUSTRATION

LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

PARAITRA LE 15 FÉVRIER

Sommaire :

UNE MORT SANS IMPORTANCE

Pièce en 3 actes et 4 tableaux d'Yvan Noé

SAVROLA

Roman inédit de

WINSTON CHURCHILL

GALERIE

"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye,

MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

Olga-Maria Rubin-Beaufils. — « Madone noire est morte », d'après « le Poème nègre ». Galerie Lucy Krohg.

mais jamais purement stylisé ou abstrait, réunit à la fois certaines qualités orientales qui se mêlent aux éléments occidentaux. Ses paysages nostalgiques provoquent la rêverie. Sa composition intitulée *Pourquoi ?* évoque l'enfance qui rêve tristement devant le drame de la guerre.

Ses tapisseries sont d'une rare délicatesse de lignes et de tons, et l'exquis primitivisme des formes fait davantage ressortir les harmonies mauves, grises, verdâtres et roses. (Galerie Lucy Krohg.)

Paul Deltombe a su tirer toute la leçon de l'impressionnisme. La lumière, l'atmosphère ensoleillée ou brumeuse des bords de la Loire, la mobilité et la lourdeur des nuages dans le ciel, la transparence, les reflets ou le frissonnement de l'eau, tels sont les éléments primordiaux qui se dégagent de ses paysages.

Une technique franche et un riche coloris affirment qu'il poursuit la tradition de Maufra et des post-impressionnistes. (Galerie Carmine.)

Dominique Cabeccia expose quelques peintures à la Galerie Saint-Philippe-du-Roule. Ce visionnaire, qui ne dédaigne pas la réalité, n'est pas très éloigné de l'art de Goerg. Son lyrisme l'entraîne vers des tonalités bleu sombre, zébrées de rouge, qui exaltent encore la plasticité de ses formes.

Paulette Dubaquier préfère le pastel pour traduire ses émotions artistiques. C'est d'Athènes qu'elle a envoyé ses œuvres, actuellement exposées à la Galerie Cambacérès. Elle se montre parfois inspirée des icones orientales, de l'art de Mistra ou du mont Athos. Ses visions colorées, paysages, fleurs et compositions, sont intéressantes ; toutefois, il lui reste à acquérir une personnalité plus accentuée.

COURRIER MUSICAL

« Je suis brune... parce que le soleil m'a regardée », murmure la Sulamite du Cantique, et, telle la fiancée biblique « au parler gracieux, aux cheveux semblables à la toison d'un troupeau de chèvres, aux yeux de colombe, aux dents pareilles à des brebis », l'artiste palestinienne qui porte un nom de feu, de sable et de vent, de senteurs âcres et de frais parfums, un nom qu'on eût voulu inventer pour elle, Bracha Zephira, est fille de la Terre promise. Elle n'eut qu'à cueillir, sur les lieux mêmes de leur naissance, auprès des Juifs du Yémen, de Perse et des communautés judéo-espagnoles du littoral méditerranéen, les chants de rires et de larmes, de deuil et d'espoir, pour se créer un répertoire aux richesses inconnues : chants traditionnels ou populaires, des temps antiques et du monde neuf, qui nous apportent, transcrits ou harmonisés par des musiciens de Palestine, l'histoire, le visage, l'âme de la nation juive.

Chants traditionnels, yéménites et séphardes, d'une ardeur monotone, obsédante, où s'exalte l'inextinguible désir du salut (« J'ai soif de tes eaux, ô Jérusalem! ») et que — malgré le talent de l'adaptateur, j'eusse aimé entendre en la nudité de la version primitive ; versets bibliques, cantique des cantiques et chants de bergers palestiniens (« Je me prosterne devant ton sanctuaire », « Semadar ») ; chants populaires judéo-espagnols (ô l'exquis « durme, durme... ») ; chants d'enfants de compositeurs modernes (Ben Haïm, Hofman), détaillés avec une délicieuse candeur ; chants d'amour persan (« Je t'ai cueillie parmi les fleurs... »). Bracha Zephira chante en hébreu, la langue que parlent tous les Palestiniens d'aujourd'hui, comme l'on chante en allemand les lieder de Schubert, en français, les vieux airs de nos provinces ou les mélodies de Fauré. Elle sait si bien mimer et dire, elle possède un sens si juste du geste et des attitudes, il y a tant de vérité, de vie dans ses expressions qu'on est sûr de ne jamais s'égarer sur cette terre étrangère. Et la voix gutturale, au timbre chaud, qui s'attarde ou se précipite, charrie des rêves, remue des nostalgies d'Orient, tout un passé, tout un présent de poésie hébraïque.

Bracha Zephira quitte la France pour l'Amérique ; laissons-la s'en aller séduire le Nouveau Continent. Cependant qu'elle part, le Quatuor hongrois nous revient, avec l'admirable cohésion de ses quatre instrumentistes virtuoses, qui, par leur parfaite fusion sonore, ne sont plus « qu'un archet à seize cordes ». Je les avais entendu déjà jouer, comme personne, Schubert et Brahms. Je ne connaissais pas encore le *Cinquième Quatuor* d'Hindemith, œuvre complexe, dans laquelle j'ai surtout aimé le premier mouvement, et les ravissantes variations du troisième, qui décomposent, recoupent et utilisent le thème avec une extraordinaire virtuosité d'écriture.

L. Maurice-Amour.

ACTUALITÉ JURIDIQUE

Lois sociales, par demandes et réponses

— Qu'est-ce qu'une loi sociale ?

— C'est une loi qui a pour objet de faire prendre, en quelque mesure, l'individu en charge par la collectivité et de l'aider à franchir plus aisément les traverses de l'existence.

— Cette idée est-elle récente ?

— Nullement. La mutualité a ses racines dans le passé, et notre moyen âge a pratiqué l'assistance sous toutes ses formes.

— Oui. « Aidez-vous les uns les autres! » Mais quel a été, en cette matière, le rôle du législateur moderne ?

— Multiple. Il s'est efforcé de couvrir, principalement au bénéfice du travailleur, les risques qui parsèment le « chemin de la vie » : mariage, survenance d'enfant, longévité, maladie, accidents, et de les amortir en les répartissant sur l'ensemble du corps social.

— Puis-je savoir quelle est la législation dont, une fois marié, père de famille, candidat à diverses maladies, travailleur conscient, puis titulaire de la carte V, je pourrai tirer profit ?

— Cette législation comporte, à l'heure actuelle, trois textes essentiels :

« Le premier est la loi du 9 avril 1898 qui, comblant une trop longue lacune, met à la charge de l'entreprise les conséquences de l'accident ou de la maladie dont l'ouvrier est victime au cours ou à l'occasion de son travail. Elle est trop connue pour en reparler. Passons.

» Le deuxième texte qui nous intéresse est le décret du 29 juillet 1939 (1), qui, notamment, sous le titre « Aide à la famille », après avoir institué une prime d'encouragement à la première naissance, octroie, à partir du deuxième enfant et jusqu'à l'âge de dix-sept ans, des allocations, sur la base minima de 10 % du salaire, au profit « de tous salariés, fonctionnaires et agents » des services publics, employeurs et tra- » vailleurs indépendants des professions » industrielles, commerciales, libérales et » agricoles, métayers, ainsi qu'à ceux qui » tirent d'une activité professionnelle leurs » principaux moyens d'existence ».

» Nous en arrivons au troisième texte : l'ordonnance du 4 octobre 1945, qui prononce pour la première fois les mots « Sécu- » rité sociale » et qui, pour assurer celle-ci, substitue à un régime jusqu'alors fragmentaire un régime unique s'appliquant à tous risques : maladie, maternité, décès, accidents du travail et maladies professionnelles. Il assure encore le service des prestations prévues par les textes sur les assurances sociales (2) et des allocations familiales. »

— Par quels moyens ?

— Par l'intermédiaire des caisses dites « de sécurité sociale » — primaires, régionales, nationale — alimentées, d'une part, par des subventions de l'Etat, d'autre part, par des cotisations (12 % du salaire), à la charge, par moitié, du bénéficiaire et de l'employeur, la contribution ouvrière étant prélevée par celui-ci sur le salaire ou le gain de l'assuré.

— Ce régime n'a-t-il pas été étendu ?

— Il l'a été par la loi du 22 mai 1946 (3), qui fait bénéficier tout Français de la législation ci-dessus, en y ajoutant ce qu'il appelle « l'allocation des vieux » (« ah ! qu'en termes galants... »). Depuis le 1er janvier 1947, ceux-ci, c'est-à-dire ceux qui ont dépassé l'âge de soixante-cinq ans, sont assujettis, qu'ils soient salariés ou non, à l'assurance obligatoire et doivent, à ce titre, verser une cotisation représentant les neuf dixièmes de la partie de leur revenu, frappé par l'impôt cédulaire, et ce dans une limite que fait ressortir un chiffre d'environ 11.000 francs.

— En sorte que...

— En sorte que la plupart des intéressés, trouvant que « le jeu ne vaut pas la chandelle », se font un devoir d'ignorer une loi bienfaisante, peut-être, mais dont le bienfait est un peu coûteux.

— Conclusions ?

— Conclusion : la liberté peut avoir ses inconvénients ; la contrainte peut en présenter d'autres. L'Etat, protecteur officiel du citoyen, peut avoir le droit, dans une certaine mesure, de vouloir son bien malgré lui.

P.-L. R.

(1) *Relatif à la famille et à la natalité française*, modifié ou complété par les décrets ou lois des 16 décembre 1939, 24 avril et 13 novembre 1940, 15 février 1941, 9 septembre 1942, 6 juillet et 2 novembre 1943.

(2) Ces textes, trop nombreux pour être seulement énumérés, sont échelonnés de mai 1928 à décembre 1946.

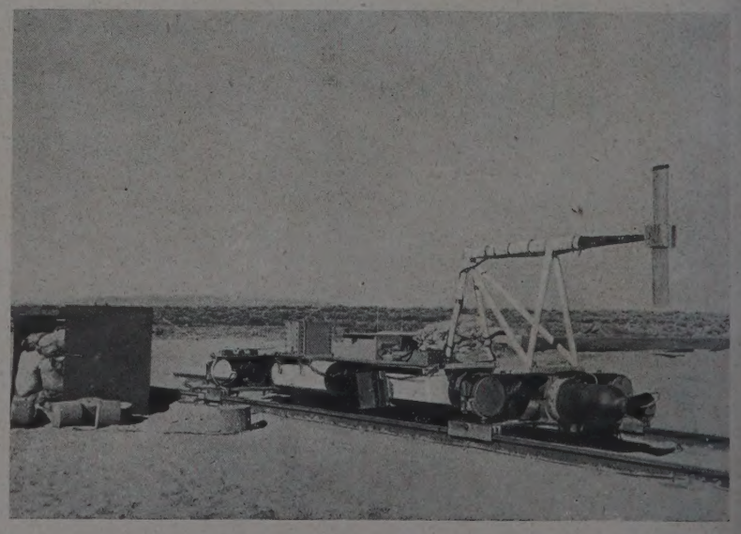
(3) *Portant généralisation de la sécurité sociale.*

LE BALLET DE L'OPÉRA A COPENHAGUE

Le corps de ballet de l'Opéra de Paris, qui effectue en ce moment une tournée de représentations dans les pays scandinaves, a joué le 17 janvier à Copenhague en présence du roi et de la reine de Danemark. La représentation a remporté un très vif succès et les souverains danois ont vivement félicité les artistes et les organisateurs de ce spectacle. On voit, ci-dessus, Mlle Lycette Darsonval, première étoile, dans un ballet réglé par M. J. Balanchine, sur la *Symphonie en* ut *majeur*, de Bizet.

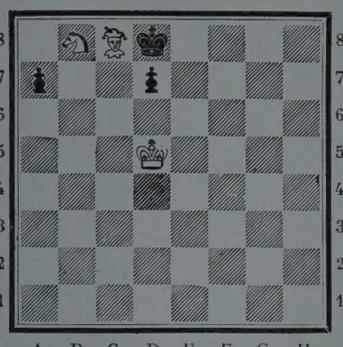
PLUS VITE QUE L'AVION LE PLUS RAPIDE DU MONDE

En vue de réaliser des expériences destinées à mettre au point un banc d'essai destiné aux avions qui doivent atteindre des vitesses supersoniques, la compagnie américaine Northrop Aircraft a réalisé cet appareil sur rails, qui, actionné par un moteur à réaction, a réalisé, le 12 janvier, à Hudoc, en Californie, la vitesse de 1.650 kilomètres à l'heure.



LES ÉCHECS (N° 42)

Solution de l'étude n° 42,
par J. Gunsta.
Das Illustrierte Blatt 1922.



Les blancs jouent et gagnent.

Une pièce blanche est, de toute façon, perdue ; mais les noirs vont se faire faire mat par un fou, d'une manière très originale.

1. Fç8-b7 !, Rd8-ç7. — 2. Fb7-a6 !, Rç7×b8. — 3. Rd5-d6, Rb8-a8. — 4. Rd6-ç7, d7-d6 ou d5. — 5. Fa6-b7 mat.

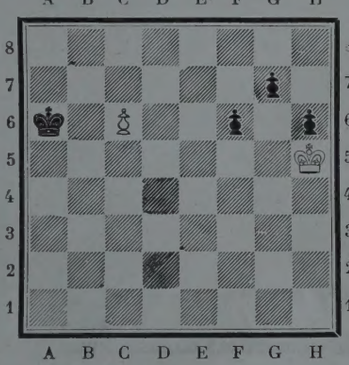
La pointe de l'étude est la venue en deux temps du fou sur a6. Sur 1. Fç8-a6 ? les noirs feraient nulle par Rd8-ç7 ! car les blancs n'auraient pas de coup d'attente. Exemple : 2. Rd5-ç5, d7-d6† !. — 3. Rç5-d5, Rç7×b8. — 4. Rd5×d6 (4. Rd5-ç6, d6-d5 ! nulle), Rb8-a8. — 5. Rd6-ç7, pat.

Championnat de France.
Rouen, septembre 1947.
Prix de beauté.

Blancs : A. Gibaud. Noirs : Rossolimo.

1. ç2-ç4, f7-f5. — 2. d2-d4, é7-é6. — 3. g2-g3, Cg8-f6. — 4. Ff1-g2, Ff8-b4†. — 5. Cb1-d2, 00. — 6. a2-a3, Fb4-é7. — 7. Cg1-f3, a7-a5. — 8. 00, d7-d6. — 9. Dd1-ç2, Cb8-ç6. — 10. Tf1-d1, Dd8-é8. — 11. Cd2-f1, é6-é5. — 12. P×P, P×P. — 13. é2-é3, a5-a4. — 14. b2-b4, a4×b3 en passant. — 15. Dç2×b3, Cf6-é4. — 16. Fç1-b2, Cé4-ç5. — 17. Db3-ç2, Fé7-d6. — 18. Cf1-d2, Çç6-a5. — 19. Fb2-ç3, Fç8-d7. — 20. Td1-b1, Fd7-a4. — 21. Dç2-b2, Ca5-ç6. — 22. Cf3-é1, Dé8-é7. — 23. Fg2-d5†, Rg8-h8. — 24. Cd2-f3, Ta8-é8. — 25. h2-h4, Çç6-d8. — 26. Cf3-g5, ç7-ç6. — 27. Fd5-f3, h7-h6. — 28. Cg5-h3, Rh8-h7. — 29. Ff3-h5, g7-g6. — 30. Fh5-é2, f5-f4. — 31. h4-h5, g6-g5 (l'ouverture de cette diagonale blanche, ainsi que celle de la grande diagonale noire voisine, expose le roi noir, et les blancs vont en profiter habilement). — 32. Cé1-d3, C×C. — 33. F×C†, é5-é4. — 34. Db2-d2 !, Cd8-f7 (protégeant le fou, et non 34. ..., é4×d3. — 35. Dd2×d3†, Dé7-é4 forcé pour éviter le mat. — 36. Dd3×d6). — 35. é3×f4 !, ç6-ç5 (si 35. ..., é4×d3. — 36. Tb1-é1 avec la menace décisive de mat 37. Dd2×d3†, Rh7-g8. — 38. Dd3-g6 mat). — 36. Tb1-é1, Fa4-ç6. — 37. f2-f3, g5×f4. — 38. Té1×é4 !, Fç6×é4. — 39. Fd3×é4†, Rh7-g8. — 40. Fé4-h7† !, Rg8×h7. — 41. Dd2-d3†, Dé7-é4 (forcé pour éviter le mat). — 42. f3×é4, Fd6-é5. — 43. g3×f4, Té8-d8. — 44. Dd3-ç2, Tf8-g8†. — 45. Rg1-h1, Tg8-g3. — 46. Fç3×é5, Tg3×h3†. — 47. Rh1-g2, Td8-d3. — 48. Dç2-f2. Les noirs abandonnent.

Etude n° 43.
par Richard Réti.
Réti's Endspielstudien 1928.



Les blancs jouent et font nulle.

Une variante d'une étude de Réti très célèbre.

André Chéron.

PHILATÉLIE

ZOO PHILATÉLIQUE

En dressant un inventaire rapide des collections par « sujets », on doit accorder une place particulière aux timbres d'inspiration zoologique.

Le recensement complet pourrait en être fort long, car beaucoup d'émissions d'outre-mer, notamment les timbres coloniaux, empruntent de plus en plus souvent leurs illustrations au vaste répertoire de la faune exotique. Mais, en tout cas, nous laisserons de côté les animaux-symboles qui apparaissent uniquement dans les armoiries nationales.

L'Europe fournit le contingent le plus réduit. L'aigle figure assez fréquemment

sur des timbres de poste aérienne : Allemagne, 1926 et 1934, France 1947, Hongrie 1943, Liechtenstein 1934-1936 ; dans ce dernier pays, en 1939, on trouve des mouettes, des hirondelles, un autour, un busard et un vautour ; deux cygnes ornent le 20 kr. suédois de 1942.

La Norvège nous montre, en 1925, un ours sur un morceau de banquise, en 1938, un renne. La Russie n'a pas encore consacré à sa faune une de ces séries-fleuves dont elle est pourtant prodigue.

Les animaux domestiques sont assez rares : chevaux paissant (Suède 1946), bœufs et moutons (Bulgarie 1941, Turquie 1942), poules picorant (Bulgarie 1938), cerfs (Belgique, série Orval 1943).

Outre-mer, certains pays se sont fait depuis longtemps une spécialité de vignettes bien gravées et soigneusement

coloriées représentant des animaux curieux : c'est le type des célèbres « timbres à image » de Bornéo, du Libéria, du Nyassa, etc.

En commençant cette revue par l'Afrique, nous trouvons d'abord la république noire du Libéria, qui est extrêmement prolifique. Eléphant et hippopotame apparaissent dès 1892, chimpanzé, lézard, en 1906, etc. En 1918, on trouve des animaux rares : la civette musquée, le vautour pêcheur, un poisson amphibie. Les séries récentes de 1937 et 1942 nous montrent encore des toucans, des antilopes, des singes.

La colonie portugaise du Nyassa a

répandu à de nombreux exemplaires des images de girafes, de dromadaires et de zèbres (1907-1921), sujets repris par celle du Mozambique en 1937. Le Congo belge fournit également un contingent important : éléphant et buffles en 1923-1925, okapi en 1931, etc. Une mention particulière est due à la série qui fut émise en 1939 au bénéfice du jardin zoologique de Léopoldville ; elle réunit un groupe d'ibis, une antilope, des chimpanzés, des crocodiles et un lion — animal assez rare dans la faune philatélique, à l'état naturel, s'il apparaît souvent comme apprivoisé dans les emblèmes héraldiques. Les émissions belges du Ruanda-Urundi contiennent également quelques sujets animaux.

Les colonies françaises rattrapent actuellement le retard de ces dernières années ; à part des ancêtres célèbres, comme le zébu malgache de 1903, et la panthère congolaise de 1900, les animaux appa-

raissent, en effet, dans l'iconographie récente : rhinocéros d'Afrique équatoriale (1946), hippopotame d'Afrique occidentale (1947), éléphants du Cameroun (1939), chameau du Fezzan (1946), antilopes et éléphant du Togo (1947).

La faune éthiopienne nous est connue par la série à images de 1919, celle des colonies italiennes d'Afrique par de nombreux timbres modernes d'Erythrée, de Somalie et de Tripolitaine.

Les Anglais ont spécialement représenté la girafe du Tanganyika, l'outarde et les élans du sud-ouest africain, l'éléphant de Sierra-Leone et de Gambie.

En Asie, c'est Bornéo qui tient la palme. La faune indonésienne est représentée dans la série de 1894 par un cerf, un paon et un crocodile. Les animaux se multiplient jusqu'à la série de 1938 (où l'on remarque la tête sympathique d'un orang-outang), et l'on atteint le chiffre respectable d'une vingtaine d'espèces.

L'éléphant se retrouve en Birmanie (1938), en Malaisie (fortes valeurs entre 1901 et 1934), à Ceylan (1936). Le cheval sauvage, les moutons et les dromadaires apparaissent dans la grande série de Mongolie parue en 1932. La République soviétique de Tannou-Touva, célèbre par

ses timbres à image, nous offre les mêmes animaux et d'autres plus ou moins rares : le yack (5 k. de 1934 et 2 t. de 1935), le renard (20 k. de 1934 et 10 k. de 1935), la loutre (25 k.), le lynx (50 k.), l'élan (1 t.), l'ours (5 t.), etc.

Si nous passons en Amérique, nous trouvons une série zoologique émise par la Bolivie en 1939 ; elle comprend un lama, une vigogne, un héron, un chinchilla, un mouton, un condor et un juguar. L'Equateur a choisi en 1936 l'iguane et la tortue ; le Guatemala s'est spécialisé dans l'oiseau « quetzal », qui est son symbole national et apparaît sur de nombreux timbres depuis 1879 ; les Etats-Unis se sont jusqu'ici limités au bison, sujet de deux vignettes de 1898 et du 30 cents brun de 1922, et le Pérou, au lama.

La Guyane française a reproduit à de nombreux exemplaires son fourmilier, et, récemment, des perroquets et des toucans.

Au nord, nous trouvons la faune de Terre-Neuve : phoque, morues, caribou, et celle du Groenland : ours blanc, eider, phoque.

Terminons cette revue rapide par l'Océanie. Nous y verrons des animaux peu connus : l'oiseau « cagou », de Nouvelle-Calédonie (1903-1905, 1942), l'oiseau-lyre, l' « émeu » et le kangourou de la Nouvelle-Galles, l'apteryx, le « huia », le cacatoès, la « colombe-diamant », l'espadon, le lézard « tuatara », l'oiseau « tui », de Nouvelle-Zélande. L'Australie a rendu célèbres le cygne de la « Swan River » (depuis 1854), son kangourou (1912), et son « oiseau-rieur » ou « kokaburra » (1914, etc.) ; elle connaît aussi l'oiseau-lyre, le mérinos, l'ornithorynque, le « koala » (sorte de tout petit ours qui vit dans les eucalyptus). L'oiseau frégate est figuré sur un timbre des îles Gilbert et sur les vignettes de poste aérienne des établissements français de l'Océanie (1948).

LES TIMBRES DE CERVANTÈS

Dans une précédente chronique nous annoncions l'émission par les postes espagnoles d'une série pour le IV[e] centenaire de Cervantès et nous donnions une brève description des timbres précédemment dédiés à sa mémoire.

Voici maintenant le détail de la nouvelle émission. Le 50 c. brun nous montre Don Quichotte plongé dans la lecture de ses romans de chevalerie, devant des rayons chargés de livres, tandis que le 75 bleu noir présente une interprétation émouvante des traits du « chevalier à la triste figure ». La presse a parfois décrit ces deux timbres comme si le personnage représenté était Cervantès et non son héros, mais il ne saurait y avoir de doute sur l'attribution malgré l'absence de légende !

La troisième valeur, un 5 pesetas 50 violet de poste aérienne, a pour sujet le départ de Don Quichotte et de Sancho sur le cheval de bois « Clavileño », motif déjà connu par les timbres aériens espagnols de 1936.

L'Amérique du Sud entend également commémorer le grand écrivain. En Argentine, on a émis un 5 cent. vert olive qui réunit son effigie et les silhouettes de ses deux héros ; au Chili, un 40 cent. rouge, à Costa-Rica, un 30 cent. bleu et un 55 cent. rouge qui reproduisent les traits du seul Cervantès.

Jacques Bellay.

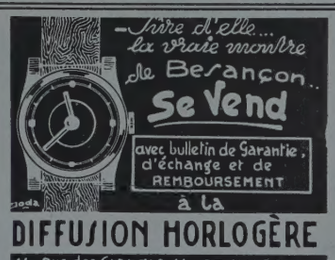
OFFICIERS MINISTÉRIELS

Château de Chalifert
7 km. gare **LAGNY** (Seine-et-Marne). Récept. et **17 ch. Parc. Très belle vue.** Libre. **Adj[on] le 23 février 1948** à 15 h. 30. Étude de **M[e] FROMONT**, not. à Lagny.

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

Recherche, achat ou location, propriété 6 p. environ, si possible confort et bon état. Proximité immédiate village. Potager avec parc, verger ou terrain. Possibilité ferme attenante. Rayon 50 km maximum Paris. Toutes combinaisons, même viager, peuvent être étudiées. Ecrire M. N. C., 32, rue Chalgrin, Paris-16[e].

Tr. Bel. VILLA état neuf, 10 p., 3 bains + dépend. 6.000 m² libre vente. 7 mill. **BONARDI**, Saint-Raphaël (Var).



PIDAULT, Armurier - **BOCHOT**, succr
42, rue de l'Arcade, Paris-8e - Tél. : Anj. 36-20

Le Directeur-Gérant :
GEORGES OUDARD.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 1er trimestre 1948.
Imprimeur nº 53.